

Pour mieux cerner
Les grandes questions philosophiques
à la lumière des connaissances actuelles

*Les présentes pages reprennent les principaux thèmes de l'ouvrage « **Eveil à l'esprit philosophique** », Y. Thelen, Editions de L'Harmattan, Paris, 2010.
Elles peuvent être librement reproduites dans le cadre de toute activité pédagogique.*

« Il se produit, depuis un siècle, dans tous les domaines, des *accroissements effectifs* de connaissances qui *anéantissent* purement et simplement les vieilles manières de philosopher »

Jean-François Revel,
« *Pourquoi des philosophes* », J-J Pauvert, 1957, p. 88

Plaidoyer pour une nouvelle sagesse	5
- 1. « <i>Moi, je...</i> »	7
- 2. Coupable ou victime ?	9
- 3. « <i>Je t'aime, moi non plus !</i> »	11
- 4. Pourquoi y a-t-il quelque chose plutôt que rien ?	15
- 5. « <i>J'ai des convictions réfléchies</i> »	19
- 6. La réalité existe-t-elle ?	23
- 7. « <i>J'ai compris !</i> »	27
- 8. « <i>Je dépense, donc je suis.</i> »	31
- 9. Einstein, c'est pas sorcier !	33
- 10. De la lutte à mort à l'art de vivre	35
- 11. Le manichéisme moral	39
- 12. Mort, où est ta victoire ?	43
- 13. Demain, l'apocalypse ?	47
- 14. Le bonheur	51

Plaidoyer pour une nouvelle sagesse

Un constat inquiétant : le gouffre s'accroît entre les connaissances accumulées et notre capacité de les maîtriser. Plus grave : nous fonctionnons maintenant, pour la plupart, avec un mode de penser en retard d'un siècle ! Nos incohérences, dans des domaines aussi différents que la morale, la mécanique, la logique ou l'écologie, hypothèquent lourdement l'avenir de l'espèce prétendument *sapiens*. Des exemples :

- La théorie de la Relativité d'Einstein date de 1906. Elle a bouleversé la conception de l'univers, de l'espace et du temps. Mais, au terme d'études secondaires, combien d'étudiants ont une « petite idée » de ce qu'impliquent ces découvertes ?
- L'infiniment petit nous est tout autant impénétrable : nous apprenons qu'un photon « semble » pouvoir se trouver simultanément à deux endroits différents et que deux électrons communiqueraient à distance instantanément !
- Nous appliquons naturellement, dans nos laboratoires et nos raisonnements, le principe de causalité, « les mêmes causes engendrent les mêmes effets », et la méthode expérimentale a multiplié nos prouesses technologiques. Nous croyons cependant en la liberté de notre volonté tandis que de nombreux penseurs accordent, par ailleurs, un rôle prépondérant au hasard, à l'imprévisible.
- Dans notre monde matériel, nous louvoyons entre les crises économiques en nous réjouissant de voir les indices boursiers et la consommation repartir à la hausse alors que tous les spécialistes nous répètent que les ressources de la planète ne sont pas inépuisables et qu'il nous faudrait, sans plus tarder, changer radicalement notre façon de vivre si nous voulons éviter de véritables catastrophes planétaires menaçant jusqu'à la survie de notre civilisation.
- Le vieillissement de la population incite les politiques à encourager la natalité. Dans le même temps, nous savons pertinemment que le chômage affecte surtout les jeunes et que la population mondiale devra, inéluctablement, se stabiliser dans le courant de ce siècle.
- Les membres permanents du Conseil de Sécurité, chargé au sein de l'O.N.U. d'aider les Etats à résoudre pacifiquement leurs conflits, sont les plus grands exportateurs d'armes !
- Nos valeurs morales demeurent basées sur la notion de responsabilité justifiant mérite et culpabilité. La psychanalyse, pourtant, nous a convaincus de ce qu'une part importante de notre motivation est inconsciente. Nous oscillons, dès lors, entre le réquisitoire du Procureur qui tente de démontrer la culpabilité et l'analyse du psychiatre établissant que l'accusé est tout autant victime de ses pulsions, de son enfance ou d'une déficience chromosomique.
- En quelques décennies, enfin, notre quotidien s'est trouvé envahi par de multiples instruments qui nous sont devenus indispensables mais dont nous maîtrisons de moins en moins les principes et les mécanismes. A tel point que nous sommes en droit de nous demander qui se joue de qui ? La toile du savoir, les autoroutes de l'information nous imposent leur croissance exponentielle. S'agit-il encore de moyens nous permettant d'évoluer vers plus de bonheur et d'épanouissement ou ne sommes-nous pas devenus esclaves de ces outils qui, à l'instar de la publicité, en arrivent à fonctionner pour eux-mêmes, se reproduisent, se transmettent, mutent et envahissent notre esprit sans autre souci que de se développer aveuglément, fut-ce au détriment de notre essence même d'êtres humains ?

Entre la conception individualiste occidentale aspirant à mettre l'univers entier en équations et la spiritualité orientale qui dénonce le mirage de l'*ego* et la vanité de notre intellect, il nous faut rechercher une sagesse, un art de vivre qui refuse le confort factice de la croyance, des superstitions et de l'irrationnel pour nous permettre d'affronter sereinement les défis propres à notre siècle.

« *Moi, je ...* »

« *Connais-toi toi-même* », Socrate

Parler de soi, se présenter, quoi de plus naturel ? C'est le seul objet dont je sois le sujet. Tout se passe dans ma tête, il me faut donc bien la connaître...même si elle n'en fait qu'à sa tête ! Pourtant, la pensée asiatique, le bouddhisme en particulier, évoque régulièrement « l'illusion du moi » et les méfaits engendrés par l'importance excessive que nous accorderions à notre petite personne.

D'un côté, donc, une approche individualiste – « *Je pense, donc je suis* » – (Descartes, 1637) ; de l'autre la méditation zen qui vise à « *trancher son ego* ».

Indubitablement, épanouir sa personnalité, prendre confiance en soi, développer son esprit critique et sa créativité nous semblent indispensables. Etre « bien dans sa peau » pour être bien avec les autres. Mais l'égoïsme, la volonté de s'affirmer au détriment d'autrui, l'esprit de compétition qui aboutit au chauvinisme, au nationalisme, à l'exploitation des pays les plus pauvres et à la surexploitation des ressources de la planète par une minorité de privilégiés, cette autre facette de notre égocentrisme est source de véritables calamités.

La moindre lésion de notre cerveau peut affecter profondément notre personnalité. Alors celle-ci, où est-elle ? Qu'est-ce qui la définit et nous autorise à parler d'elle à la première personne, de décliner son identité comme si porter un nom et avoir une date de naissance faisaient de nous une personne homogène, déterminée une fois pour toutes, définitivement « identifiable » ?

Il nous est évident que, d'instant en instant, nous vieillissons, nous évoluons, nous changeons, parfois radicalement à la suite d'un événement ou d'une « révélation ».

Non seulement, si nous étions tentés de croire en une « vie après la vie », nous serions bien en peine d'imaginer qui survivrait de l'enfant que nous fûmes ou du vieillard que nous serons peut-être, mais nous avons conscience que notre personne est, en fait, constituée d'un amalgame de multiples personnages. Il nous arrive régulièrement d'hésiter, de tergiverser en écoutant ces « voix intérieures » qui se disputent, de ne pas comprendre nous-mêmes comment nous avons pu agir ou penser de la sorte quelque temps auparavant...

L'image d'un moi intangible, de la personne bien précise que je suis censé incarner, vole en éclats dès que nous creusons un peu la question. Et, avec elle, vacille la notion de responsabilité individuelle.

La psychanalyse révèle à suffisance qu'une part importante de nous-mêmes échappe à notre propre contrôle. Il n'y a pas que les actes manqués et les lapsus qui obéissent à des mobiles refoulés dans l'inconscient. Pourquoi ceux-ci ne se manifesteraient-ils que de façon sporadique ? Il est plus probable qu'ils sous-tendent constamment notre agir, même nos actes en apparence les mieux réfléchis.

Et si, dans le temps, la conception d'une personne bien déterminée est ainsi battue en brèche, nous pouvons, de même, nous interroger sur la prétention d'une individualité « spatiale ». Nous savons parfaitement que notre corps baigne dans un milieu avec lequel il interfère sans discontinuer : nous respirons et nous transpirons, nous assimilons et nous éliminons, des microbes nous agressent, des bactéries travaillent à notre survie en assurant ainsi la leur... N'est-il pas très arbitraire de délimiter, au sein d'un tel fouillis de réactions chimiques et de

luttons organiques, cet espace clos qui nous délimiterait, nous appartiendrait, nous personnaliserait ?

Indéniablement cependant, la « prise de conscience » d'être une personne déterminée, unique, reconnaissable, semble être une étape essentielle dans l'évolution des espèces comme dans celle de l'être humain : lorsque le primate se reconnaît dans le miroir et s'ébouriffe la tête parce que l'expérimentateur l'a colorée durant son sommeil, lorsque l'enfant ne parle plus de lui à la troisième personne et se découvre en nous disant « je », nous considérons qu'il y a un progrès décisif, un saut qualitatif.

Certaines philosophies, ainsi le bouddhisme, nous suggèrent néanmoins de nous libérer quelque peu de l'illusion du « moi » qui serait la source de tous nos maux :

« La souffrance naît du désir, de l'attachement, de la haine, de l'orgueil, de la jalousie, du manque de discernement et de tous les facteurs mentaux que l'on appelle négatifs ou obscurcissant parce qu'ils troublent l'esprit et le plongent dans un état de confusion et d'insécurité. Ces émotions négatives naissent de la notion d'un moi que nous chérissons et voulons protéger à tout prix. Cet attachement au moi est un fait, mais l'objet de cet attachement, le moi, n'a aucune existence réelle – il n'existe nulle part et d'aucune façon comme une entité autonome et permanente. »

M. Ricard, « *Le moine et le philosophe* », Nil Ed, Pocket, 1999, pp.50-51
Fils du philosophe Jean-François Revel et biologiste de formation, Mathieu Ricard est moine bouddhiste et travaille en étroite collaboration avec le Dalai-Lama.

Le pratiquant de kyudo, l'art traditionnel du tir à l'arc au Japon, vise son ego au travers de la cible ; tout en s'appliquant inlassablement, il cherche à sublimer la peur d'échouer et l'exaltation d'un succès dérisoire. Le moine tibétain, par delà le flot des pensées perturbatrices, s'efforce d'aboutir à une vacuité intérieure durant de longues heures de méditation.

Nul doute que semblables techniques puissent contribuer à l'épanouissement d'une réflexion métaphysique. Mais accéder définitivement à un état de non mental, à la négation de tout désir, serait synonyme de mourir et nous semblerait dès lors peu satisfaisant si nous considérons que l'éveil à l'esprit philosophique est davantage recherche d'un art de vivre...

- *Certains individus souffriraient d'un dédoublement de la personnalité – Dc Jekyll et Me Hyde – l'un étant inconscient des méfaits de l'autre. Écoutons le premier plaider sa cause...*

- « *Je est un autre. J'assiste à l'éclosion de ma pensée : je la regarde, je l'écoute...* »

Arthur Rimbaud

- « *Nous sommes les autres, c'est-à-dire que nous sommes devenus avec le temps ce que les autres – nos parents, les membres de notre famille, nos éducateurs – ont fait de nous, consciemment ou non.* »

Henri Laborit

- « *... il n'existe pas de « moi total » qui serait le spectateur désincarné de notre vie mentale, car il n'y a pas dans le cerveau de point unique correspondant à un prétendu « siège » de notre pensée ou de notre personnalité, mais seulement de multiples flux d'activité localisés dans des zones très diverses du cerveau.* »

art. de S. Legrand, « *Le Monde* », 4/07/08 à propos de l'ouvrage de Daniel C. Dennet, « *La conscience expliquée* », Éd. Odile Jacob, 1993

Coupable ou victime ?

Devenir adulte, c'est aspirer à assumer des responsabilités, pouvoir prendre des décisions et vouloir en supporter les conséquences. Pour gagner cette responsabilité, il nous faut être libre d'agir à notre guise. Et le philosophe Schopenhauer de remarquer : « *L'homme est certes libre de faire ce qu'il veut mais il ne peut vouloir ce qu'il veut !* »

Imaginons maintenant la plaidoirie d'un avocat :

Mesdames, messieurs, je ne m'étendrai pas longuement sur la jeunesse du prévenu. Vous avez été consternés, comme chacun dans cet auditoire, par l'acharnement du destin : une mère névrosée, un père alcoolique et brutal, des sévices sexuels répétés... Lequel d'entre nous serait sorti indemne d'un tel parcours ?

Je pense que vous ne mettez pas davantage en doute la bonne foi de ce garçon lorsqu'il nous avoue n'avoir absolument aucun souvenir des faits qui lui sont reprochés. Car il ne s'est pas caché derrière cette déclaration pour se disculper : au contraire, avec une totale naïveté, il a ajouté que tout cela était sûrement, bien malheureusement, vrai !

Il se savait en proie à d'effroyables colères ; il s'en était ouvert, lors de sa première incarcération, au psychologue que vous avez entendu. La seule issue pour fuir l'insupportable réalité, pour se fuir lui-même, c'est l'exemple paternel qui lui a fournie. Et c'est sous l'emprise de l'alcool que l'irréparable fut commis.

Cet homme, mesdames et messieurs, n'implore pas votre clémence : il s'est pris d'horreur pour lui-même. Ni lui, ni nous ne pouvons plus rien pour celle dont il a supprimé la vie, celle qu'il aimait et dont, jamais, il ne se pardonnera la perte. La seule victime que nous puissions aider aujourd'hui, c'est lui. Il a tenté de mettre fin à ses jours quand il a pris conscience du drame. Il s'est déclaré, devant vous, prêt à se soumettre à toute thérapie que la Justice lui imposerait. Je vous demande donc de le traiter en malade, en victime d'un passé, d'une hérédité qu'il n'a pas choisie, et de le déclarer, au moment de son acte insensé, irresponsable...

Comment considères-tu le criminel qui nous est ainsi présenté ? Etait-il « libre » d'échapper à l'emprise de son caractère, de ses gènes et de l'alcool pour se raisonner et opter pour un geste apaisant au lieu de céder à une colère meurtrière ?

Bien sûr, le cas qui nous est présenté est extrême : l'avocat dispose de tous les arguments possibles pour susciter notre compassion. Mais quand bien même l'accusé serait de la pire espèce – il revendique son crime et nargue le jury – les questions fondamentales demeurerait :

A-t-il choisi d'être tel ? Pouvons-nous le considérer responsable de son hérédité, de son éducation, de l'absence d'une sensibilité morale qui lui aurait fait prendre conscience de l'inhumanité de son comportement ?

Nous tomberons tous d'accord sur la nécessité de protéger la société, de réparer, autant que faire se peut, les torts faits à autrui. Mais, quelles que soient les solutions que nous pourrions retenir – l'enfermement, le bracelet électronique, la castration chimique ... – la question philosophique subsiste : disposons-nous d'une faculté propre à l'espèce humaine, le libre arbitre, qui nous permettrait, nonobstant les circonstances et nos pulsions personnelles, d'agir dans un sens aussi bien que dans un autre ? Et si oui, pourquoi, dès lors, agirions-nous ... si aucune motivation déterminante ne devait emporter notre décision ?

Nous éprouvons spontanément le sentiment de notre liberté intérieure : je pense ce que je veux quand bien même on m'empêcherait d'agir à ma guise. Nous voulons, en adulte, assumer la responsabilité de nos actes : nous seuls pourrions expliquer nos raisons, ce qui

nous a décidé à agir de la sorte. Pourtant, la psychologie nous apprend que nos mobiles profonds sont souvent inconscients et même si nous appréhendons parfaitement les mécanismes qui nous animent, cela les modifierait-il ? Si j'ai la lucidité et le courage de réagir contre ma lâcheté spontanée, ai-je finalement choisi de naître avec cette capacité ?

La croyance en notre libre arbitre serait, alors, une « *illusion nécessaire* » (Philippe Meyer, Plon-Flammarion, 1995). Car, sans elle, les notions de responsabilité, de mérite et de culpabilité s'effondreraient. Condamner, punir, récompenser n'auraient d'autre justification que de favoriser la vie sociale...

- *Souhaites-tu réagir, sans plus tarder, à l'exposé de ce problème moral fondamental ?*

- *De nombreux actes considérés autrefois comme délictueux sont, aujourd'hui, soignés comme des maladies ou des anomalies dont nul n'est responsable. Peux-tu trouver des exemples ?*

- *Assimiler systématiquement le voleur à un kleptomane, l'incendiaire à un pyromane et l'enfant désobéissant à un hyperactif équivaldrait à tout excuser : comment définir l'équilibre indispensable entre compréhension et sanction ?*

- « *Quant à l'affaire de la pomme, il fallait le planter ailleurs, votre arbre, ou ne pas créer Adam à votre image. En l'occurrence l'interdiction équivalait à un encouragement, n'importe quel pédagogue vous le dira. Ce n'est pas le diable qui a tenté notre ancêtre, c'est vous qui avez tenté le diable.* »
Robert Escarpit, « *Lettre ouverte à Dieu* »

Les religions judéo-chrétiennes auraient-elles affirmé notre responsabilité pour innocenter Dieu des malheurs terrestres ?

- *Pourrait-on imaginer une société fonctionnant sans les notions de mérite et de culpabilité, tout criminel étant considéré comme un malade ?*

« *Je t'aime, moi non plus !* »

Du besoin de reproduction qui nous incite à séduire, à copuler, à protéger quelque temps notre progéniture, au grand amour magnifié qui illuminerait toute notre vie, nous oscillons entre le mirage d'une idylle romantique et la constatation désabusée que « *Plaisir d'amour ne dure qu'un moment* ».

Du point de vue physiologique, le mécanisme de l'accouplement du mammifère humain ne diffère guère des espèces cousines. Les parades nuptiales et les techniques de séduction ne sont pas moins sophistiquées chez les dauphins ou certains oiseaux. Par contre, l'homme ne connaît pas de saison des amours : le cycle hormonal de la femme influe sur sa disponibilité sexuelle, mais notre aptitude au désir est surtout déterminée par notre capacité d'imagination et d'idéalisation.

Le développement du cortex cérébral a amplifié la complexité des relations sociales et retardé l'âge adulte. Le partage de goûts ludiques et intellectuels, la gestion d'un patrimoine matériel commun et la période, fort longue par rapport aux espèces proches, du développement des enfants, contribuent à la formation de couples relativement stables.

La passion amoureuse altère l'esprit critique et inhibe le désir d'autres partenaires, parfois durant plusieurs années. Religions et interdits sociaux ont toujours contribué à fortifier l'image exemplaire du couple uni « pour le meilleur et pour le pire », tandis que le plaisir charnel et la passion étaient vilipendés.

En 1948, A.C. Kinsey publie son rapport sur le comportement sexuel masculin. Celui relatif à la femme suivra en 1953. Ce travail se voulait rigoureusement scientifique. A partir d'un grand éventail de témoignages, il bousculait nombre d'idées reçues sur l'amour et la sexualité : la masturbation, les relations avant et hors mariage, l'homosexualité et la bisexualité, autant de pratiques considérées dans les sociétés post-industrielles comme anormales, déviantes, immorales et qui s'avéraient beaucoup plus communes que la bienséance ne le tolérait.

Kinsey fut l'objet d'attaques virulentes de la part des milieux religieux et conservateurs de l'Amérique bien pensante. L'étude plus poussée du coït et de l'orgasme par les Drs Master et Johnson contribua au renversement des tabous et à la révolution sexuelle des années soixante. Mais qui avouerait sans pudeur ses rêves érotiques les plus déroutants ? Malgré une indiscutable évolution, notamment en faveur de l'émancipation de la femme et de l'acceptation de l'homosexualité, hypocrisie et refoulement font encore obstacle à une libération des mœurs qui, selon beaucoup de personnes, attenterait gravement à la cohésion des familles et de la société.

L'écart entre ce qui s'avoue, se réalise et se rêve est encore accentué du fait de la dépendance accrue du jeune adulte, étudiant ou en attente d'un emploi, vis-à-vis de ses parents alors qu'il subit le déferlement d'une pornographie qui exacerbe le désir et travestit la réalité.

De surcroît, la difficulté de maîtriser le développement des maladies sexuellement transmissibles contribue à l'association, plus ou moins consciente, entre érotisme et perversion.

La pilule contraceptive fut une des découvertes déterminantes du XXe siècle. Elle nous a permis d'espérer atteindre l'équilibre démographique dans les prochaines décennies alors que la croissance exponentielle de la population menace la planète. Elle nous a aussi offert un cadeau que d'aucuns considèrent perfide : la liberté sexuelle.

Celle-ci, en effet, a un prix : plus d'instabilité et de déchirements douloureux, moins d'illusions, la solitude pour certains, l'angoisse du choix aussi...

L'espérance de vie augmente et qui croirait encore que l'on puisse aimer avec une égale passion la même personne durant cinquante ans ? Chacun évolue à son rythme ; le désir peut s'émousser rapidement, l'entente et la complicité font place, parfois, à l'incompréhension et à la rivalité.



De l'amour à la haine, il n'y a qu'un pas. Le sentiment le plus puissant qui nous anime est aussi le plus paradoxal : aimer l'autre, c'est lui souhaiter tout le plaisir et tout le bonheur possibles...mais à condition que ceux-ci trouvent leur source en nous et que nous puissions les découvrir en retour. A défaut, l'amour est une des plus grandes sources de souffrances et de drames. Et le misanthrope de déclarer : « Plus je connais les hommes, plus j'aime mon chien ! »

Lorsque notre partenaire amoureux se love dans nos bras, ne cherche-t-il pas égoïstement sa sécurité affective ? Ne sommes-nous pas l'objet du jeu subtil des phéromones que nous émettons, des stéréotypes dont notre culture nous a imprégnés, de nos cycles hormonaux ? Notre amour adoré, comprenons-nous parfaitement son « Je t'aime » ? Devons-nous entendre « J'ai envie de toi », « J'ai besoin de tendresse, pas de sexe » ou « J'ai peur de me retrouver seul(e) » ?

Le plaisir de l'instant est souvent miné par l'angoisse de l'avenir ; l'amour, l'attachement est aussi crainte de la solitude et de la mort. Balayons également l'idée préconçue selon laquelle la nature fait bien les choses. Certes, le vagin peut s'adapter pratiquement à tout pénis et la mécanique des corps semblent se prêter idéalement au jeu de l'amour. Mais au-delà de ces instants privilégiés, l'homme et la femme sont-ils si complémentaires ? Vivre à deux implique, le plus souvent, une bonne dose de renoncement et de compromis.

Notre espèce offre une très grande variété de profils psychologiques ; opposer les deux sexes est toujours quelque peu caricatural. Il n'empêche : si la plupart des hommes éprouveront très rapidement une érection et une idée très précise de ce qu'ils aimeraient faire, dans les minutes qui suivent, à la vue d'un partenaire potentiel, une femme, par contre, peut feuilleter le calendrier sexy dénudant les éphèbes d'une équipe sportive sans ressentir la moindre excitation physique !

Que de disputes et de tensions parce que des mots anodins trahissent, en fait, une réelle frustration due à la difficulté de communiquer sincèrement avec l'autre et d'accepter sa différence.

Toute relation humaine est stratégie, plus ou moins consciente, pour survivre, s'affirmer, protéger son territoire. « Aimer » se réduit, presque inéluctablement, à s'accaparer l'autre.

« Mon » mari ou « ma » femme relève de ma propriété. Mais si le don se mue en devoir, la vie à deux devient une servitude. L'amour ne peut s'épanouir que dans le cadre d'un contrat ou l'autre compte autant que soi, ni plus, ni moins.

Tout comme la personnalité s'édifie, se transforme, se fortifie, la liaison amoureuse doit être en construction permanente, adaptée, ouverte à l'écoute, tolérante. Paradoxe d'un contrat qui doit nous apporter sécurité, stabilité, confiance en l'avenir alors que l'évolution de chacun

implique qu'il soit perpétuellement renégociable, voire résiliable. Antinomie entre l'image idéalisée du couple fidèle, « jusqu'à ce que la mort vous sépare », et la multiplication des liaisons qui se font et se défont, des relations adultères, des mariages à répétitions.

C'est qu'il y a le désir fou d'une nuit sans lendemain, l'amour construit en vingt ans de complicité, la passion inespérée à l'automne d'une vie envers celle ou celui qui a l'âge de vos propres enfants...

Et il nous souvient ainsi que l'amour a une fonction. La vie peut se définir comme un phénomène qui tend à se perpétuer. L'enfant est notre prolongement et devient notre raison de vivre, de poursuivre notre labeur, d'assumer notre destin. Une femme enceinte, une mère peut, bien évidemment, être davantage porteuse d'affectivité et, même, d'érotisme. Mais si certains couples se soudent grâce au fruit de leur union, d'autres, au contraire, se dissolvent quand l'enfant monopolise trop l'attention maternelle, quand la naissance affecte la libido et la disponibilité des amants.

L'amour n'en existe pas moins malgré, ou sans, la finalité biologique de la reproduction. Ils, ou elles, étaient des centaines de milliers à répondre aux différents critères nécessaires et suffisants pour que la passion s'enflamme. Le hasard a placé celle-ci, ou celui-là, sur notre route. Et cette personne occulte, pour un temps plus ou moins long, toutes les autres. L'aimer, ce n'est pas seulement trouver en lui, en elle, toutes les qualités et les attraits que nous attendons d'un partenaire. C'est aussi, et peut-être surtout, être convaincu que celui-ci trouve en nous ces qualités. Il y a d'abord le regard que nous portons sur l'autre et qui nous pousse à le séduire. Il y a ensuite le regard qu'il nous renvoie, qui nous rassure et nous conforte dans l'image que nous avons de nous-mêmes.

L'amour est à l'instar de la vie : nous vivons une passion, et la plupart des instants de notre existence, comme si aucun terme n'était fixé. Nous ne voulons pas savoir que « *la mer efface sur le sable les pas des amants désunis* », que la vieillesse et la mort sont inéluctables. Nous n'avons pas été « programmés » pour tenir compte de ces échéances. Plus nous nous projeterions dans de telles certitudes à venir, moins nous serions capables de jouir de l'instant présent. Mais que nous soyons de tempérament cynique ou romantique, fidèle ou séducteur, le besoin d'être aimé, de partager tendresse et affection, est un des principaux ressorts de la vie humaine :

« Lorsque les tours se sont effondrées, le 11 septembre, tous les appels téléphoniques de gens qui allaient mourir ne parlaient pas de haine ou de vengeance. C'était tous des messages d'amour... En vérité, j'ai la conviction que nous sommes tous cernés par l'amour ! »

« Love actually », film réalisé en 2002 par Richard Curtis.

- « *Quand l'un des deux gagne, c'est le couple qui perd !* » N. et G. O'Neil, « *Le mariage open* »

- « *Vivre à deux, c'est tenter de résoudre ensemble des problèmes qu'on n'avait pas quand on vivait seul.* »
d'après Bernard Werber

- *Séduire, ce n'est pas tant exercer ses qualités que révéler celles de l'autre.*

- *L'amour s'édifie sur le désir commun, le mariage sur des devoirs réciproques et le divorce sur le droit individuel.*

Pourquoi y a-t-il quelque chose plutôt que rien ?

Voici peut-être la question la plus fondamentale – et la plus vaine ajouteront certains – qui puisse se poser à l'esprit humain. Exprimée en ces termes par Leibniz en 1714, cette interrogation peut être considérée comme essentielle et commune à la démarche philosophique, religieuse et scientifique.

Le siècle écoulé a été le creuset de fantastiques découvertes concernant l'origine de l'univers. Tout à la fois, ces connaissances nous stupéfient et accroissent notre désarroi. Nous pouvions déjà pressentir celui-ci en devinant qu'aucune réponse ne pourrait jamais être en mesure d'apaiser notre esprit : si le cosmos était immuable, éternel, notre insatisfaction serait grande : tout ce que nous connaissons – une vie, une œuvre, un événement quelconque – nous apparaît avoir nécessairement un commencement et une fin. Mais la notion de création « *ex nihilo* », à partir de rien, comme celle d'un anéantissement total de la matière, est tout aussi inaccessible à notre entendement. Et la célèbre formule de Lavoisier – « *Rien ne se perd, rien ne se crée, tout se transforme* » – ne clôt aucunement notre questionnement.

La découverte du caractère évolutif de l'univers entier est très récente. Toute l'information que nous puisons du firmament nous vient des différentes formes de rayonnement et, tout d'abord, de celles qui véhiculent les images que nous déchiffrons. Une première réflexion s'impose : il nous est impossible de connaître quoi que ce soit dans sa situation actuelle. Toute observation est indissociable de la dimension temporelle. Il a fallu un temps, infime peut-être, pour que les photons émis par le néon rebondissent sur la surface de l'objet regardé, frappent ma rétine et déterminent la formation d'une image dans mon cerveau.

Nous voyons la Lune telle qu'elle était il y a une seconde tandis que les rayons solaires mettent 8 minutes pour nous parvenir. Nos instruments se révèlent ainsi être de puissantes machines à remonter le temps : nous recevons l'image d'étoiles distantes de plusieurs milliards d'années-lumière et les voyons telles qu'elles étaient avant même la formation de notre planète ! Le microscope également éclaire les secrets du passé : étudier les bactéries et le frémissement des unicellulaires, c'est remonter aux sources de la vie.

L'analyse spectrale de la lumière est, pour le spécialiste, une immense source d'informations. Or, plus les astres, étoiles et amas d'étoiles, sont distants de nous, plus leur spectre présente un décalage vers le rouge, ce qui correspondrait à une vitesse de fuite. L'astronome Edwin Hubble, en 1929, déduit de ses analyses que les galaxies s'éloignent les unes des autres à une vitesse croissante comme si une titanesque explosion avait prélué à leur formation : l'univers gonflerait ! Il renforce, ainsi, l'hypothèse du chanoine belge, Georges Lemaître, qui, deux ans plus tôt, à partir de la théorie de la Relativité, avait suggéré, contre l'avis d'Einstein, que l'univers était en expansion.

Et les équations des chercheurs qui activent le grand accélérateur de particules dans le sous-sol de Genève (un tunnel circulaire de 27 km enfoui à 100 m de profondeur) en arrivent ainsi à traquer les particules les plus élémentaires et l'état du cosmos entier, vieux de quelque 13,7 milliards d'années, tel qu'il aurait pu être à moins d'un...milliardième de seconde de son commencement, alors qu'il était infiniment dense et chaud ! Inconcevable ? Absolument ! Les physiciens jonglent avec des équations mais sont tout aussi impuissants à se représenter une telle réalité.

Ces prodigieuses découvertes scientifiques ont beau nous laisser pantois, notre curiosité n'en demeure pas moins insatisfaite : qu'y avait-il avant le *Big Bang* ? Le plus simple serait de réduire à rien la question en se rappelant l'affirmation d'Einstein : « *L'espace et le temps sont les modes par lesquels nous pensons et non les conditions dans lesquelles nous vivons* ».

Plus on se rapprocherait de l'instant zéro, plus l'univers serait concentré et replié sur lui-même, moins vite s'écoulerait le temps et plus l'espace se courberait. La question « et avant notre univers ? » serait aussi vide de sens que celle « et en-dehors de l'univers ? ».

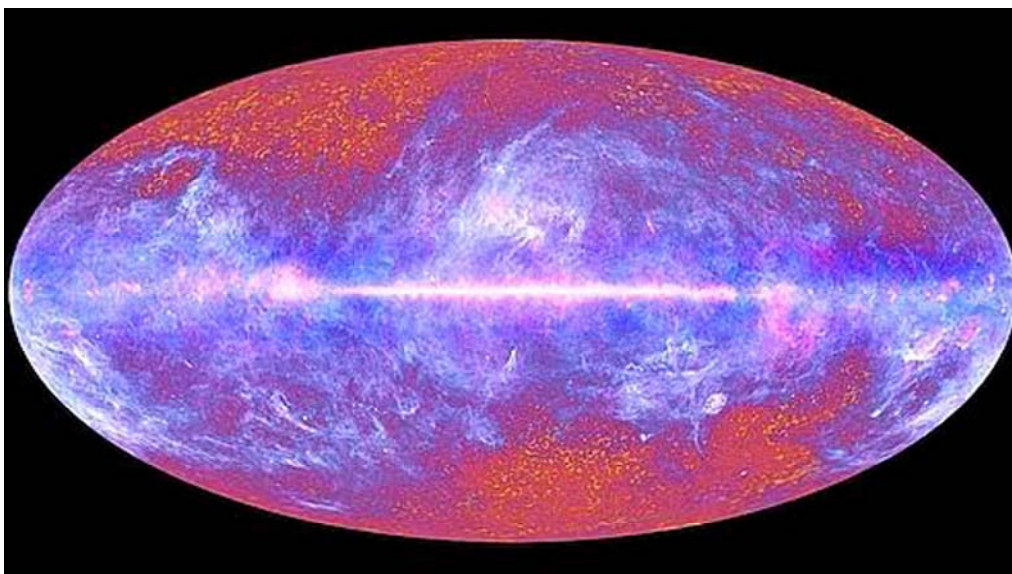
Une analogie pour tenter, très approximativement, d'illustrer la vanité de ces questions serait de considérer que plus la matière est dense, plus il nous faudrait de temps, d'énergie, pour franchir une distance. A l'instant zéro, l'univers serait réduit à un point sans dimension et de densité infinie : le temps, l'espace et toute possibilité de mouvement seraient figés, annihilés comme nos questions ! Et si notre philosophe se demande alors : « Pourquoi, dans ces conditions, tout a-t-il commencé ? », le croyant pourra toujours lui répondre en évoquant le mystère de la création divine...

Le métaphysicien, quant à lui, nous suggérera d'autres réponses qui ne feront qu'augmenter encore notre désarroi : l'univers, à l'origine, n'obéit plus aux règles qui nous sont familières ; il ne correspond plus au cadre que nous connaissons. Les lois quantiques, probabilistes, issues de l'observation du microcosme, ignorent les dimensions spatiales et temporelles. Le cosmos pourrait tout aussi bien, dès lors, connaître des histoires « successives et parallèles ». Une de ces histoires nous raconterait, par exemple, celle d'une matière, dispersée dans l'espace-temps, qui, sous l'action des forces gravitationnelles, se serait concentrée en trous noirs de plus en plus énergétiques donnant naissance à de nouvelles expansions.

L'histoire de notre univers, que les astrophysiciens cherchent à reconstituer, n'en serait qu'une parmi une infinité d'autres... Et la science-fiction de s'en donner à coeur joie !

De la même façon que le globe terrestre peut être représenté sur une surface plane, l'entièreté de la voûte céleste peut figurer sur un planisphère.

Et voici sans doute le plus extraordinaire cliché qui puisse s'offrir à notre regard : notre univers, à la fois dans sa relative intégralité (nous ne pouvons visualiser que certaines longueurs d'ondes) et depuis sa genèse jusqu'à nos jours !



© ESA, HFI & LFI Consortia

Durant l'été 2010, le satellite européen « Planck » nous a transmis cette image résultant de données recueillies durant un an dans le domaine des micro ondes.

Au centre de l'image s'étire la Voie lactée, le disque d'étoiles « proches » de quelques milliers d'années-lumière qui nous entourent et constituent la galaxie à laquelle appartient le système solaire.

De part et d'autre, en bleu, au-delà d'autres galaxies beaucoup plus éloignées, un nuage de poussière froide : en fonction d'infimes différences de température et de densité de matière, des étoiles et des nébuleuses y entament leur lente formation.

Plus fabuleux encore, l'arrière plan rougeâtre, en haut et en bas du cliché. Il révèle, dans le domaine des hyperfréquences, les résidus de la lumière émise par le *Big Bang*, il y a 13,7 milliards d'années, lorsque, après 380 000 ans, le cosmos libéra une marée de photons qui parvient aujourd'hui à la Terre sous forme d'un murmure radio : un rayonnement à -270° C, proche du zéro absolu.

C'est un peu comme si, au travers de la photographie d'un visage, nous pouvions discerner la multitude de ses aïeux et, au-delà, dans les ultimes pixels constituant l'image, l'apparition des premières cellules vivantes ! C'est « *comme voir le visage de Dieu* » s'était exclamé un scientifique en découvrant les premières images de ce « rayonnement fossile » bien que cela ne nous éclairerait absolument pas sur l'origine et les intentions du personnage !

Ce n'était qu'une métaphore mais la découverte de ce rayonnement constitue le meilleur argument en faveur de la théorie du *Big Bang*. Le second nous est beaucoup plus accessible et répond à une constatation apparemment bien banale : la nuit est noire. Nous sommes pourtant entourés d'une infinité d'étoiles qui, depuis leur formation, devraient nous inonder de leur éclat. L'obscurité nocturne confirme des découvertes fondamentales : la vitesse de la lumière n'est pas infinie ; l'univers n'existe pas de toute éternité et il subit une expansion telle que la lumière des galaxies les plus éloignées n'a pu nous parvenir.

- « *Dieu ne joue pas aux dés avec le monde* » affirma Einstein.

Mais alors, à quoi peut-il bien jouer ? Et si l'univers et la vie sont le pur produit du hasard, devons-nous considérer que celui-ci « fait bien les choses » ou s'agirait-il d'un jugement purement anthropocentrique ?

- « *Notre numéro est sorti au jeu de Monte-Carlo. Quoi d'étonnant à ce que, tel celui qui vient d'y gagner un milliard, nous éprouvions l'étrangeté de notre condition ?* »

J. Monod

- « *Ce n'est pas la vie qui est absurde, c'est nous quand nous cherchons un sens absolu pour nos vies relatives et passagères.* »

A. Comte-Sponville

- « *La vie est un mystère qu'il faut vivre, et non un problème à résoudre.* »

Gandhi

« J'ai des convictions réfléchies »

Ce chapitre est peut-être le plus délicat. Nous nous contenterons de proposer divers témoignages, des déclarations de foi ou d'honnêtes aveux d'ignorance. Méfions-nous cependant de nous-mêmes : inconsciemment, nous sommes prédisposés par notre cerveau à repérer ce qui correspond à notre acquis et conforte nos opinions.

Il est sans doute plus enrichissant de s'ouvrir à ce qui nous apparaît difficilement compréhensible que de nous murer dans nos propres certitudes.

L'interprétation des livres sacrés (extrait du Coran)

2. Allah! Pas de divinité à part Lui, le Vivant, Celui qui subsiste par Lui-même "al-Qayyum".
7. C'est Lui qui a fait descendre sur toi le Livre : il s'y trouve des versets sans équivoque, qui sont la base du Livre, et d'autres versets qui peuvent prêter à d'interprétations diverses. Les gens, donc, qui ont au cœur une inclination vers l'égarément, mettent l'accent sur les versets à équivoque, cherchant la dissension en essayant de leur trouver une interprétation, alors que nul n'en connaît l'interprétation, à part Allah. Mais ceux qui sont bien enracinés dans la science disent : "Nous y croyons : tout est de la part de notre Seigneur!" Mais, seuls les doués d'intelligence s'en rappellent.

islamfrance.free.fr/coran.html Sourate 3

L'agnostique

Jean Rostand fut un des pionniers de la génétique. Il exprime la conviction du scientifique rationaliste :

« Je ne crois pas que l'homme ait à sa disposition d'autre moyen de connaître que sa raison. Moyen imparfait, sans nul doute ; et je conviens que peut-être les jugements où elle nous porte sont, par construction, entachés d'erreur (...) Mais ces risques, nous ne saurions faire autrement que de les courir, et je doute que nous ayons quoi que ce soit à gagner à faire d'emblée intervenir l'irrationnel dans le champ de ce qui nous paraît être le connaissable. De toute manière, je suis incapable de tenir compte d'une « révélation » prétendument faite à nos aïeux dans les temps reculés de notre histoire (...) Impossible, pour moi, de croire à une Vérité qui serait derrière nous. La seule vérité à laquelle je crois en est une qui se découvre lentement, graduellement, péniblement, et qui imperceptiblement s'augmente chaque jour. »
« Que l'insatisfaction de l'esprit soit notre lot, qu'il faille nous résigner à vivre – et à mourir – dans l'anxiété et dans le noir, telle est une de mes certitudes. »

Jean Rostand, « Ce que je crois », Ed. Grasset, Paris, 1953, p 16-18, 76.

Le déisme

« L'univers m'embarrasse et je ne puis songer que cette horloge existe et n'ait point d'horloger. »
Voltaire, « Les Cabales », 1772

La réponse du logicien :

« Si tout doit avoir une cause, alors Dieu doit avoir une cause. S'il existe quelque chose qui n'ait pas de cause, ce peut être aussi bien le monde que Dieu, si bien que cet argument ne présente aucune valeur » (pour démontrer l'existence d'un Créateur)

Bertrand Russell, « Pourquoi je ne suis pas chrétien », J.J. Pauvert éd, 1960, p. 25-26.

Le cœur a ses raisons...

« C'est le cœur qui sent Dieu et non la raison. Voilà ce que c'est que la foi : Dieu sensible au cœur, non à la raison. »

Pascal, « Pensées », 1660

La soif d'absolu

« ...la science moderne décrit dorénavant très bien les bases neurales et épigénétiques du besoin de croire. Celui-ci est apparu et s'est développé chez les hominiens dès que ceux-ci se sont rendu compte qu'ils étaient mortels. Pour affronter cette réalité décourageante, leur cerveau a généré des mythes consolateurs, à base de puissances tutélaires, d'au-delà, d'éternité. La capacité à entretenir ces mythes est devenue héréditaire et a permis à l'espèce d'éviter désespoir et suicide. »

Jean-Paul Baquiast, « *Glissements progressifs... de la science à la manipulation* », 22/02/2008, www.automatesintelligents.com.

La conviction mystique

« En vérité, je vous le dis, si vous ne mangez pas la chair du Fils de l'Homme et ne buvez son sang, vous n'aurez pas la vie en vous. » Jn 6, 53

Pour beaucoup de Chrétiens les moments après la communion sont profondément mystiques. Ils goûtent et savourent le pain de vie. Ils prennent conscience de l'union extraordinaire d'amour qui existe entre le Seigneur et eux. Quand Paul s'écrie « Ce n'est plus moi qui vis, mais c'est le Christ qui vit en moi. (Gal 2 :20), alors ils savent que la vraie vie se trouve cachée avec le Christ en Dieu. Alors ils sentent qu'ils sont transformés afin que Jésus vienne à voir avec leurs yeux, entendre avec leurs oreilles, bénir avec leurs mains, aimer avec leur cœur. Je dis maintenant tout haut ce qu'ils ressentent; mais leur expérience peut être une de parfait silence, une présence intensément ressentie, une union d'amour, une extase mystique.

Cardinal J. Margeot, www.jeanmargeot.com

La religiosité d'un agnostique

Si la démarche philosophique ne peut s'inféoder à une vérité tombée du ciel, elle n'en trouve pas moins, comme celle-ci, sa source dans ce qu'Albert Einstein appelait « *le côté mystérieux de la vie* », « *la plus belle chose que nous puissions éprouver* » :

« C'est le sentiment fondamental qui se trouve au berceau de l'art et de la science véritables. Celui qui ne le connaît pas et ne peut plus éprouver ni étonnement ni surprise, est pour ainsi dire mort et ses yeux sont éteints. L'expérience intime du mystérieux –même mêlée de crainte– a aussi créé la religion. Savoir qu'il existe quelque chose qui nous est impénétrable, connaître les manifestations de la raison la plus profonde et de la beauté la plus éclatante, qui ne sont accessibles à notre entendement que dans leurs formes les plus primitives, cette connaissance et ce sentiment constituent la vraie religiosité ; c'est en ce sens, et seulement en ce sens, que j'appartiens aux hommes profondément religieux. Je ne peux pas me figurer un dieu qui récompense et punisse les objets de sa création et qui, enfin, possède une volonté de même espèce que celle que nous expérimentons en nous-mêmes. Je ne veux pas et ne peux pas non plus concevoir un individu qui survive à sa mort corporelle ; libre aux âmes faibles de se nourrir, par peur ou par égoïsme ridicule, de pareilles idées. Le mystère de la vie me suffit et la conscience et l'intuition de la construction admirable de l'être, ainsi que l'humble effort de comprendre une parcelle, si minime soit-elle, de la raison qui se manifeste dans la nature. »

Albert Einstein, « *Comment je vois le Monde* », Éd. Flammarion, Paris, 1958, p. 9.

Un athéisme militant

« Le croyant, passe encore ; celui qui s'en prétend le berger, voilà trop. Tant que la religion reste une affaire entre soi et soi, après tout, il s'agit seulement de névroses, psychoses et autres affaires privées. On a les perversions qu'on peut, tant qu'elles ne mettent pas en danger ou en péril la vie d'autrui... Mon athéisme s'active quand la croyance privée devient

une affaire publique et qu'au nom d'une pathologie mentale personnelle on organise aussi pour autrui le monde en conséquence (...) L'athéisme n'est pas une thérapie mais une santé mentale recouvrée. »

Michel Onfray, « *Traité d'athéologie* », Ed. Grasset, 2005, p. 29-30.

La religion d'un philosophe athée

Edgar Morin prône une religion qui ne prétendrait plus nous relier à un Dieu mais rallierait les hommes :

« ...ce serait une religion qui pourrait comprendre les autres religions et les aider à retrouver leur source (...) qui serait en rupture avec les religions du salut céleste comme avec les religions du salut terrestre, avec les religions à dieux comme avec les idéologies ignorant leur nature religieuse (...) Ce serait une religion sans dieu, mais où l'absence de dieu révélerait l'omniprésence du mystère (...) Ce serait une religion sans providence, sans avenir radieux, mais qui nous lierait solidairement les uns aux autres dans l'Aventure inconnue (...) Ce serait une religion, comme toute religion, avec foi, mais, à la différence des autres religions qui refoulent le doute par le fanatisme, elle reconnaîtrait en son sein le doute et dialoguerait avec lui. Ce serait une religion qui assumerait l'incertitude (...) Il n'y a donc pas de salut si le mot signifie échapper à la perte. Mais si salut signifie éviter le pire, trouver le meilleur possible, alors notre salut personnel est dans la conscience, dans l'amour et dans la fraternité, notre salut collectif est d'éviter le désastre d'une mort prématurée de l'humanité et de faire de la Terre, perdue dans le cosmos, notre 'havre de salut'. »

Edgar Morin, « *La complexité humaine* », Champs essais, 2008, pp. 365-367.

Le jugement de l'athée

« Quand une personne souffre de délire, on appelle cela de la folie. Quand un grand nombre de personnes souffrent de délire, on appelle cela une religion ».

Robert M. Pirsig, cité par Richard Dawkins, « *Pour en finir avec Dieu* », Paris, R. Laffont, 2008

La Bible, source de vérité

« La Bible est un cadeau précieux qui vient de Dieu. C'est comme une lettre d'un bon père à ses enfants. Elle nous apprend la vérité sur Dieu, qui il est, et comment il voit les choses. Elle nous explique comment trouver une solution à nos problèmes et comment être vraiment heureux. Seule la Bible nous dit ce que nous devons faire pour plaire à Dieu. » — Psaume 1:1-3 ; Isaïe 48:17, 18.

Site Internet officiel de la Watchtower Society, les *Témoins de Jéhovah*.

Le legs du Curé Meslier

« Le monde est un mélange confus de bien et mal ; il s'ensuit évidemment qu'il n'a pas été créé par un être infiniment parfait (...) Il n'y a point de bonté souveraine pour récompenser les justes et les innocents, point de justice souveraine pour punir les méchants. Il n'y a point de Dieu. Mais il y a l'homme, il y a la terre, il y a la vie, il y a le sentiment de l'équilibre et de la justice, et c'est sur cette terre qui lui appartient, dans cette vie qui est sienne, que l'homme doit réaliser la justice, le bonheur, la solidarité et la fraternité universelles. »

Jean Meslier, curé d'Etrépiigny, « *Pensées et sentiments* », texte légué à sa mort, en 1729, classiques.uqac.ca/collection_documents

- Bien évidemment, chacun a droit au respect de ses croyances et de sa sensibilité. Nul n'est autorisé à exiger d'autrui qu'il dévoile ses convictions intimes.

Avoir le courage de ses idées n'en est pas moins positif et même indispensable si nous voulons nouer avec une autre personne – celle dont nous serions amoureux, par exemple – un rapport vrai au travers duquel chacun s'assume et accepte l'autre avec les espoirs et les angoisses qui lui sont propres.

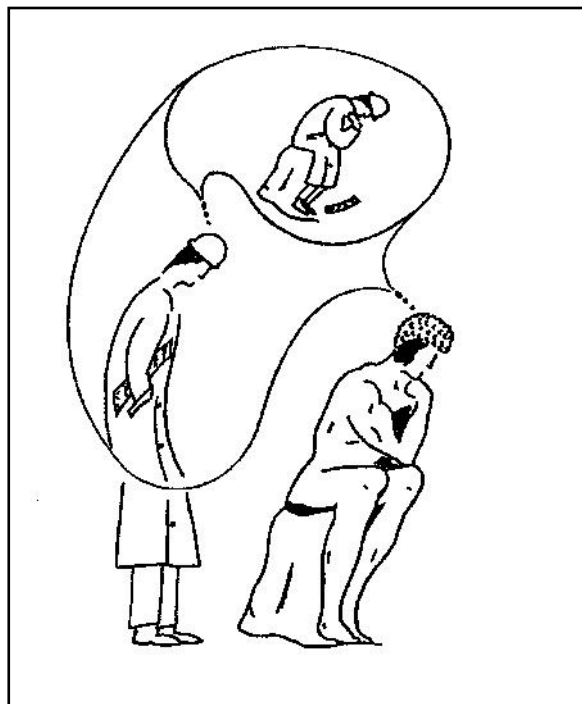
Peux-tu repérer le texte qui, actuellement, te correspond le mieux ?

- Tu pourrais également prendre la peine de préciser par écrit ce que tu crois aujourd'hui, ce que tu attends de l'avenir, simplement pour te forcer à « faire le point » et pour te réserver le plaisir de te redécouvrir, peut-être dans 30 ou 40 ans, en mettant de l'ordre au grenier...

La réalité existe-t-elle ?

Nous pouvons, bien sûr, nous contenter de considérer la question stupide et répondre : la réalité, c'est ce qui existe indépendamment de nous. Une histoire, un roman, un film sont des oeuvres de fiction. Nous avons tous besoin d'une part de rêve, mais il nous faut apprendre à «garder les deux pieds sur terre» pour affronter les vrais problèmes.

Ah, si tout était aussi simple...



Sans doute as-tu reconnu, dans ce dessin un peu grossier, *Le Penseur* de Rodin. Celui-ci est une représentation, une fiction de marbre évoquant l'homme pensant. Le dessin, une fiction donc au second degré, représente un visiteur en train d'admirer le chef-d'oeuvre du sculpteur.

Pour ce quidam, la statue « réfléchit » sa propre capacité de penser, de s'installer comme le personnage afin de méditer sur l'existence et la réalité du monde reflété par le journal abandonné à ses pieds... Mais le dessin exprime aussi que cette réalité du touriste – lui serait « bien » vivant – s'identifiant au *Penseur* peut n'être qu'une représentation mentale du penseur lui-même imaginant un homme occupé à penser à un homme s'imaginant... comme deux miroirs se reflétant à l'infini.

Où est le « vrai », le réel ? Le matérialiste que nous sommes évoquera d'abord la dureté de la

pierre. La statue est bien tangible et défie l'usure du temps. Soit. Mais, en l'occurrence, cette masse compacte est loin de mon toucher. Suis-je seulement sûr de l'endroit où elle est exposée ? Que sais-je vraiment d'elle ? L'ai-je regardée sous tous ses angles, palpée, respirée ? En fait, il s'agit d'une chose inerte. Mais cette forme figée éveille en moi une succession de sentiments, une interrogation, une réflexion. Je me projette en elle comme l'artiste qui l'a façonnée ; je la charge d'émotions. Pour le chat qui la frôle ou l'enfant qui l'ignore, elle n'est rien.

Par ailleurs, ce n'est pas cette statue elle-même qui a été à l'origine de notre analyse, mais une pâle représentation, un dessin sommaire qui joue, par contre, sur d'autres éléments. Le visiteur, c'est peut-être moi. Je m'identifie ainsi, successivement, à celui-ci, au *Penseur* – à quoi, d'ailleurs, pouvait bien songer l'homme qui a posé durant de longues heures ? – à l'artiste qui cherchait manifestement, tout en taillant et en polissant, à susciter, à explorer tout un faisceau de réflexions. Sans oublier que le lecteur de ces lignes interprète, enfin, lui-même les multiples niveaux de représentation qui lui sont suggérés.

Le cercle est bouclé : le point de départ de toute réflexion est nécessairement en nous-mêmes. Ici, les impressions mouvantes surgies spontanément à la vue du dessin. Le point d'aboutissement, jamais définitif, est toujours en moi : j'ai une « traduction » personnelle, une lecture du texte, une vision du dessin, une résonance propre de l'oeuvre originale que j'imagine et recrée suivant mon humeur du moment. La vérité est mienne. Mais s'agit-il, alors, d'une vérité ? « *Traduttore, traditore* » : traduire, c'est déjà trahir...



« *Ceci n'est pas une pipe* » a malicieusement écrit Magritte dans son célèbre tableau. (Notre dessin n'est pas non plus un Magritte !) Pourtant, nous avons tous reconnu l'objet. Bien sûr, ce n'est pas *vraiment* une pipe, ce n'en est que la figuration. Ou, encore, ce n'est pas une *simple* pipe : elle peut évoquer la figure de feu ton grand-père, ce parfum qui ne te déplaisait pas et

a embaumé de tendres souvenirs. Beaucoup moins agréable, elle est, peut-être, l'instrument qui a emporté cet être cher, victime de la tabagie et du cancer...

Enfin, plus léger, avoue que tu as fugacement pensé à cette pratique sexuelle qui excite l'imagination des uns et répugne aux autres. Non, décidément, il ne s'agit pas d'une simple pipe. Sinon, pourquoi l'artiste l'aurait-il représentée ?

Le problème, c'est qu'il n'y a pas, d'une part, la réalité et, d'autre part, la représentation que nous nous en faisons. Nous ne disposons, à tout bien considérer, que de représentations mentales et toute tentative d'interprétation est, irrémédiablement, reconstruction mentale.

Ce que nous percevons, ce que notre mémoire enregistre est grandement conditionné par nos désirs profonds, nos expériences passées. Inconsciemment, nous sélectionnons les informations qui correspondent à nos sensations premières, qui les avalisent *a posteriori*.

Pourtant, de puissants instruments ont élargi le champs du réel en nous permettant de sonder les confins de l'univers, de plonger dans l'abîme subatomique et d'explorer le cosmos dans des longueurs d'ondes auxquelles nous sommes d'ordinaire aveugles. Mais l'astrophysique et la microphysique nous apprennent aujourd'hui que, pour l'essentiel, la réalité est non seulement invisible, hors de portée de nos moyens de perception, mais qu'elle échappe même à nos techniques d'investigation les plus sophistiquées. Le réel n'est plus limité à ce que nous percevons mais à ce que nous concevons et que l'expérimentation confirme, ainsi l'antimatière ou les mystérieux trous noirs galactiques.

Certains scientifiques étendraient même la définition de la réalité à tout ce qui est calculable et que les fluctuations de la matière a engendré ou pourrait, un jour, actualiser.

L'étoile que nous distinguons, cette lueur au firmament, s'est peut-être éteinte il y a très longtemps. L'image a voyagé durant quelques millions d'années et l'univers n'a cessé de se démener dans tous les sens. Le point où nous situons notre étoile n'existe qu'en nous !

La matière la plus dense est constituée de vide et de grains d'énergie littéralement imperceptibles. De surcroît, une particule semble pouvoir se trouver simultanément à deux endroits différents et c'est l'intervention de l'observateur qui détermine, suivant des lois probabilistes – autrement dit de façon aléatoire – une position particulière !

Les ambitions de la physique se limitent, dès lors, non à décrire une réalité « en soi », mais ce que nous en savons. Et certains physiciens de la considérer comme « *un artefact généré par notre propre questionnement* ». (*Science et Vie*, octobre 2005, pp. 70-82.) :

« *Le monde extérieur, dont nous connaissons tous la « réalité » de manière intuitive, nous apparaît ainsi comme une création du système nerveux. Il s'agit, en quelque sorte, d'un monde possible, d'un modèle permettant à l'organisme de gérer la masse d'informations qu'il reçoit, et de la rendre utile dans la vie quotidienne. Ainsi, il nous faut définir une sorte de*

«réalité biologique» comme la représentation du monde extérieur que le cerveau d'une espèce donnée parvient à construire. »

O. Dyens, citant J. Hoffmeyer et F. Jacob, *« La condition inhumaine »*, Éd. Flammarion, 2008, p. 34.

Représentation propre au cerveau d'une espèce, voire de chaque individu ou même seulement de la conscience que nous éprouvons à un instant donné... Tout serait donc fiction ? Ou croyance ? Car, nonobstant toutes les savantes considérations qui précèdent, nous avons besoin de croire en un réel indépendant de nous, qui nous enfanterait, nous baignerait, nous perpétuerait.

De là à prendre nos rêves pour la réalité...

- *La réalité dépasse quelquefois la fiction. C'est, du moins, ce que nous nous figurons...*

- *« L'objet de la philosophie est de commencer avec une chose si simple que ce n'est même pas la peine d'en parler et de terminer avec quelque chose de si paradoxal que personne ne veut y croire. »*

Bertrand Russel

- *Les « paradis artificiels », la séduction du virtuel, le mysticisme... autant d'échappatoires pour se déconnecter du réel, ou pour le sublimer. Fuite ou liberté de l'esprit ?*

- *« La réalité, c'est ce qui continue d'exister lorsqu'on a cessé d'y croire. »*

Philip K. Dick

- *« Jadis, Tchouang Tcheou rêva qu'il était un papillon voltigeant et satisfait de son sort et ignorant qu'il était Tcheou lui-même. Brusquement il s'éveilla et s'aperçut avec étonnement qu'il était Tcheou. Il ne sut plus si il était Tcheou rêvant qu'il était un papillon, ou un papillon rêvant qu'il était Tcheou... »*

Lao-Tseu, *« Tao-tö king »*, bibl. de la Pléiade, Éd. Gallimard, 1993, p.104

« *J'ai compris !* »

La nature obéit aveuglément aux lois qui la gouvernent. L'intelligence, la capacité de relier entre eux des événements, d'en déduire leur agencement et d'anticiper un tant soit peu le futur, n'est qu'une des stratégies développées par les êtres vivants pour s'adapter au milieu et survivre. Il n'est pas certain que ce soit la plus efficace : si l'espèce humaine est vieille de quelques centaines de milliers d'années, les requins sont apparus il y a 400 millions d'années et des colonies de bactéries subsistent dans les zones de la biosphère les moins hospitalières depuis plus de deux milliards d'années !

Et si nous avons le sentiment que nos capacités intellectuelles nous permettent, aujourd'hui, de dominer les autres espèces, d'évidentes constatations doivent nous inviter à plus de modestie :

- à force de prétendre soumettre tout le règne animal et végétal et d'asservir la planète à des besoins exponentiels, c'est notre propre survie que nous hypothéquons
- nos découvertes elles-mêmes sont sources de dangers : l'arsenal des puissances militaires serait largement en mesure d'éradiquer toute trace de vie à la surface du globe
- notre soif de comprendre, si utile pour déjouer certains pièges de la nature, est source d'angoisse existentielle lorsqu'elle se confronte au sens qu'il convient de donner à notre propre vie. C'est dans les sociétés les plus intellectuellement avancées que le taux de suicides est le plus élevé !

Quand bien même l'esprit humain réussirait à exprimer toutes les lois régissant l'univers, de la plus infime particule à l'origine du *Big Bang*, il se heurterait toujours à la question du pourquoi d'un tel agencement et de la finalité du destin éphémère qui est le sien.

« *La chose la plus incompréhensible du monde, c'est que le monde soit compréhensible* » déclarait Albert Einstein. Mais que devons-nous entendre par « compréhensible » ? Suffirait-il que tous les événements soient prévisibles, qu'ils répondent rigoureusement à une théorie physique globale pour que notre esprit soit satisfait ? Dans le domaine des particules élémentaires comme dans celui du comportement des organismes évolués, la chaîne des réactions est d'une telle complexité que toute prédiction absolue semble aujourd'hui impossible. D'autant que la seule présence de l'observateur fausse irrémédiablement le déroulement du phénomène observé.

Et quand bien même la totalité des phénomènes apparaîtrait régie par un corps de lois mathématiquement cohérent, nous en serions toujours à ne pas comprendre pourquoi il en serait ainsi et pas autrement.

L'aspiration à « tout comprendre du monde » correspondrait-elle à une impossibilité conceptuelle ? Il se pourrait, en définitive, que le mot le plus difficile à définir, soit...«compréhensible» ! Et Jean Rostand de conclure : « *Je comprends de moins en moins le sens du mot comprendre* ».

Notre besoin d'intelligence, nos interrogations, se sont probablement formés à partir de nécessités primaires. Comprendre l'animal pour s'en protéger ou le capturer, étudier la nature pour mieux l'appriivoiser en l'imaginant commandée par des dieux, eux-mêmes animés de caprices et de drames semblables aux nôtres, ou soumise à des lois mathématiques...

Cette démarche, nous l'appliquons naturellement à tout ce que nous observons et à notre propre existence. Quand nous agissons après réflexion, nous poursuivons une intention et il nous est difficile d'imaginer qu'il n'y ait pas, derrière tout phénomène, au-delà de l'univers même, une intention cachée.

Le rationalisme lui-même est quelque peu suspect. Le « *Discours de la méthode pour bien conduire sa raison et chercher la vérité dans les sciences* » (1637) de Descartes repose sur la célèbre formule « *Je pense donc je suis* ». Nous avons déjà entrevu les difficultés à préciser le simple mot « je », à cerner notre personnalité, mouvante et multiforme.

Le concept de l'existence est tout aussi flou : les objets perçus existent-ils de la même manière que le sujet qui les perçoit ? Et cette pensée qui me persuade de ma propre existence ou le sentiment qui m'anime en cet instant ?

Tous ces mots, d'emploi bien commode dans la vie quotidienne, se révèlent terriblement maladroits lorsqu'ils prétendent s'ériger en système philosophique.

Alors que la méthode scientifique repose sur l'observation, la collection préalable des faits, et sur la vérification expérimentale des hypothèses explicatives, le cartésianisme demeure une démarche purement intellectuelle, une spéculation basée sur des présupposés :

« *Premièrement, j'ai tâché de trouver en général les principes ou premières causes de tout ce qui est ou qui peut être dans le monde, sans rien considérer pour cet effet que Dieu seul, qui l'a créé, ni les tirer d'ailleurs que de certaines semences de vérités qui sont naturellement en nos âmes* »

« *Discours de la méthode* », Garnier-Flammarion, 1966, p. 85.

La sélection naturelle semble n'avoir accordé la survie qu'aux titulaires d'aptitudes parfaitement adaptées à cette fin : la toile de l'araignée, les pinces du crabe, l'hierarchie sociale des insectes. Mais nous sommes tentés de nous réserver le privilège de l'intelligence. Pour le religieux, seul l'homme, à l'image de son créateur, serait destiné à la vie éternelle.

Le chien établit des connexions simples entre le comportement de son maître et celui qu'il doit adopter. Il « comprend » où est son intérêt même s'il n'a pas la moindre idée de la logique qui régit l'esprit de l'homme. Nous éprouvons la même difficulté à appréhender la stratégie d'autres sociétés animales car la perception, la conceptualisation de leur univers nous échappent. Et si nous devions être confrontés à des intelligences « supérieures », extraterrestres ou virtuelles, leur mode de fonctionnement nous serait vraisemblablement tout aussi inaccessible.

Le principe de causalité – *les mêmes causes engendrent les mêmes effets* – est à la base de notre intelligence du monde, de notre « bon sens ». Nous considérons tout naturellement, par exemple, que tourner la clé de contact entraîne le démarrage du moteur. Et si, un jour, la conséquence attendue de notre geste ne se réalise pas, nous postulerons qu'il s'est produit une interférence, un changement de la situation causale : la batterie est déchargée, un fil est déconnecté... Une fois les « conditions initiales » rétablies, la suite des événements sera rigoureusement identique.

A l'échelle de nos problèmes ordinaires, cette cohérence s'impose à tout esprit logique. Nous ne croyons pas qu'un malin génie, ou un miracle, puisse bouleverser le cours naturel des choses. Même alors, nous concluons à l'intervention d'une cause « surnaturelle ».

Pourtant, en creusant la question, nous devons reconnaître qu'il est impossible de reproduire strictement une situation quelconque : la façon de saisir la clé de contact, l'usure du dispositif, ma position sur le siège, celle du véhicule ou de notre planète dans l'espace... aucun élément, à tout bien considérer, n'est parfaitement reproductible. Il nous suffit, bien sûr, que notre postulat fonctionne et nous permette d'agir efficacement. Nous évoquerons simplement les conditions « nécessaires et suffisantes » pour définir les causes d'un événement.

Mais ce pragmatisme perd de sa pertinence lorsque nous considérons l'univers dans sa globalité, le moindre de ses éléments agissant sur l'ensemble, ou si nous réduisons ses composants jusqu'au niveau ultime des quanta – les plus petits grains d'énergie qui font que tout rayonnement a une structure discontinue – là où les notions de temps et d'espace, qui nous permettent justement de déterminer un événement, s'évanouissent...

Tandis que les athlètes s'épuisent à grignoter d'infimes secondes ou millimètres et piétinent aux limites de nos ressources physiques, il se pourrait que le savoir de l'homme plafonne tout autant au seuil de l'interrogation métaphysique.

Si nous définissons l'intelligence comme l'art de questionner, l'homme est probablement l'espèce surdouée ; si nous la mesurons en fonction de la capacité à s'adapter au milieu et à créer des stratégies sociales pour perdurer, bien d'autres représentants du vivant, malgré nos vaccins, nos missiles et nos cotations en bourse, révèlent une efficacité supérieure à la nôtre. Il n'empêche, nous avons beau nous convaincre de la vanité de ce questionnement, il subsiste « comme si » nous étions condamnés à subir cette absurde obsession.

« *Comme si* », « *peut-être* » ou encore « *sans doute* » – ce qui signifie en fait que nous doutons beaucoup – ces formules incantatoires, nous ne pourrions que les répéter, comme pour conjurer notre impuissance à exprimer une quelconque certitude.

Et d'autres réflexions, encore, laissées à ton appréciation :

- *Ne serait-il pas sage de considérer que la curiosité intellectuelle est la plus belle qualité de notre espèce et l'angoisse métaphysique sa pire maladie ?*

- « *Peu importe le sens que l'on donne à sa vie, l'essentiel est de lui en trouver un.* »

- *Le refus de toute réflexion philosophique est-ce, aussi, une attitude philosophique ?*

- « *A quoi bon tenter de monter sur des échasses si nous tenons mal sur nos jambes !* »

d'après Montaigne

« Je dépense, donc je suis. »

Durant des millénaires, l'homme s'est contenté de prélever sur son environnement le nécessaire à sa subsistance. Du jour où il a pris conscience qu'il pouvait accaparer davantage pour l'échanger ensuite, le troc, le commerce et, très vite, l'industrie ont absorbé une part croissante de son activité.

L'économie libérale s'est caractérisée par l'avènement de la publicité. Il s'agissait d'informer, de signaler la production d'un bien répondant à une demande et de promouvoir une saine concurrence contribuant au mieux être général. Les stratégies commerciales ont rapidement appris comment anticiper les attentes, aider le client potentiel à prendre conscience d'un manque, d'une possibilité d'améliorer encore ses conditions de vie.

Le système s'est perverti lorsqu'il s'est mis à son compte, lorsqu'il s'est activé afin de se pérenniser : aujourd'hui, il n'est plus question de prévenir les besoins, mais de les susciter. L'objectif n'est plus de satisfaire, mais de créer l'insatisfaction. Le travailleur industriel ne libère plus des contingences matérielles, il asservit, conduit à des impasses dramatiques, à des illusions sans cesse renouvelées, et ce nouvel esclavage est d'autant plus redoutable qu'il est insidieux. L'étape ultime de ce processus consiste à ne plus créer un produit pour le consommateur, mais à formater celui-ci en fonction du nouveau produit. Si ce dernier ne répond pas à un besoin de l'acheteur potentiel, il faut le persuader que c'est lui, l'individu, qui ne correspond pas à la norme sociale.

A la frustration de ne pas avoir ce que tant d'autres ont, succède la frustration de ne pas être ce que tant d'autres sont : être à la mode, être « branché ».

« Je dépense, donc je suis » est la nouvelle maxime existentielle. A force de consommer, toujours plus, toujours plus vite, c'est la personne qui se consume et c'est le règne des choses qui s'impose.

La nouveauté démode quasi instantanément toute nouvelle acquisition. A peine avons-nous entrevu les ressources de notre nouveau PC – dont nous n'exploiterons qu'une partie des possibilités et dont nous n'userons qu'une partie du potentiel – que, déjà, de nouvelles annonces déclassent notre acquisition et raniment notre frustration, la « déception post-achat » exploitée par les publicistes.

Le plaisir d'accumuler, dans sa cave et son grenier, finit par l'emporter sur celui de s'entourer d'objets appréciés. La quantité de biens possédés se substitue à la recherche d'une qualité de vie.

Les organisations commerciales tentaculaires disposent maintenant des outils de manipulation mentale les plus sophistiqués et les plus efficaces jamais imaginés, à tel point que le consommateur consentant en arrive à aimer la publicité pour elle-même, la « *Nuit des publivores* ». Elle est l'art suprême, celui qui utilise tous les autres – destinés initialement à servir le Beau et le Vrai – afin de les assujettir à son propre développement.

Les mass media n'échappent bien évidemment pas à cette dictature du consommable. Journaux, radios et télévision sont largement dépendants des ressources publicitaires. Non seulement les émissions rencontrant la plus large audience doivent coexister avec des messages d'une affligeante médiocrité, mais le contenu même de la plupart d'entre elles et la durée des feuilletons produits à la chaîne sont tributaires d'impératifs qui révèlent un total mépris à l'encontre des auditeurs et téléspectateurs.

La technique de matraquage consistait à répéter, un maximum de fois et en un minimum de temps, la marque ou le nom du produit qu'il fallait imposer sur le marché. Aujourd'hui, de nombreuses séquences publicitaires négligent superbement de préciser ce dont il est question. Au subconscient d'effectuer le travail de sape nécessaire pour que l'esprit critique ne puisse interférer dans l'éveil du nouveau désir.

Une allusion subtile, les premiers mots d'un slogan déjà intériorisé, quelques notes de musique suffiront à raviver le souvenir inconscient, comme chez l'individu préalablement conditionné sous hypnose.

Une fois l'objet ou le « service » imposé sur le marché, la publicité peut se payer le luxe d'être séduisante pour elle-même. Son coût exorbitant rentre dans les frais généraux de la multinationale. Ce sera toujours le consommateur, en fin de compte, qui réglera le surcoût. Notre perte d'autonomie ne pèse guère face à la peur d'un manque à gagner. La boulimie consumériste est devenue obsessionnelle : il nous faut profiter d'une promotion, des soldes, des fluctuations de la Bourse, de notre temps de vacances, bref de la vie ! Et nous vivons dans une frénésie du shopping, dans une course compulsive pour ne pas rater une bonne affaire, dans les brocantes, les souks, les catalogues d'achat par correspondance, les bazars, les faillites, les braderies... tandis que s'aggravent les inégalités entre ceux qui ont trop de tout et les endettés qui ont moins que rien.

Paradoxalement, la société d'hyperconsommation induit deux types de comportement opposés: l'aboulie et l'hyperactivité. La saturation de désirs, jusqu'à ceux-là mêmes qui sont pures fantasmies, et la frustration permanente, ce manque d'autant plus angoissant qu'il est fictif, inexprimable, contribuent à un état de dépression collective, un désenchantement, une angoisse de l'avenir, un sentiment chronique d'impuissance et d'insécurité alimenté par les conséquences objectives de nos choix de société : les menaces nucléaires et terroristes, la dégradation de l'environnement, le spectre de la surpopulation, de l'asphyxie générale, des invasions barbares, des pandémies...

Alors nous déménageons, nous voyageons, nous changeons d'emploi, de conjoint, de voiture, lâchons un sport pour tâter un autre, zappons dans notre vie comme devant la télévision et manquons perpétuellement de temps avant de déprimer, au seuil de la pension, en nous demandant ce que nous ferons... quand nous n'aurons plus rien à faire !

- Les biocarburants pourraient bien succéder avantageusement au pétrole...et l'augmentation du prix des céréales affamera davantage le Tiers Monde !

- Soit une génération de véhicules consommant deux fois moins. Polluerons-nous alors deux fois moins ou, avec l'augmentation constante du parc automobile et de notre besoin de mobilité, roulerons-nous deux fois plus ?

- « Si chacun ne conservait que ce dont il a besoin, nul ne manquerait de rien, et chacun se contenterait de ce qu'il a. »

« Vivre tous simplement pour que tous puissent simplement vivre. »

Gandhi

- « Un photographe connu a rapporté, après avoir enquêté dans le monde entier, qu'en Mongolie un habitant possède en moyenne 300 objets à lui seul et qu'un Japonais en possède 6 000 »

D. Loreau

Einstein, c'est pas sorcier !

Nul en math ? Pas grave : si tu veux te concentrer un quart d'heure, tu pourras dire ensuite, l'air de rien et en exagérant un peu, « Einstein, je connais ... » !

Remontons à la fin du XIX^{ième} siècle qui voit les débuts de la photographie. Les physiciens s'intéressent à l'optique et à la lumière. En 1887, Michelson tente de mettre en évidence la vitesse de rotation de la Terre en utilisant deux miroirs placés à égale distance d'une source lumineuse, l'un dans le sens de rotation de la planète, l'autre perpendiculairement. Le rayon emporté par la vitesse de la Terre dans l'espace – 30 km/sec – devrait être réfléchi plus rapidement que l'autre...

C'est un échec et le point de départ de la réflexion fabuleuse d'Albert Einstein. Celui-ci pose comme postulat que la vitesse de la lumière dans le vide, symbolisée par la lettre « c », est invariable : quel que soit le mouvement de la source lumineuse, la lumière se déplace à 300.000 km/sec, soit 10 fois le tour de notre planète en une seconde ! Cette constance ne te perturbe pas ? Et pourtant...

Si je me déplace en vélo à 15 km/h et que je heurte frontalement une voiture qui vient vers moi à 20 km/h, nous additionnons naturellement les vitesses et considérons que le choc sera similaire au même vélo fonçant à 35 km/h sur une voiture à l'arrêt. Mais si un rayon lumineux fonce vers un autre, la distance qui les sépare ne sera pas franchie à une vitesse supérieure à c , les vitesses ne s'additionnent plus, la vitesse de la lumière est une vitesse limite, il est impossible de la dépasser !

Le génie d'Einstein consista à tirer toutes les conclusions de cette constatation quand bien même elles iraient à l'encontre de ce que nous pensions le plus fermement établi. Plus la vitesse d'un corps, par exemple un engin spatial, augmente, plus sa masse augmente – il lui faudrait une énergie infinie pour atteindre la vitesse de la lumière – et plus son temps propre – la montre des astronautes – se ralentit !

Les notions d'espace et de temps sont, en fait, étroitement liées, nous vivons dans un espace-temps à quatre dimensions (trois coordonnées d'espace et une temporelle). Cet aspect quadridimensionnel de notre univers nous échappe car, dans notre vie quotidienne, nos vitesses de déplacement sont dérisoires par rapport à c .

Soyons concrets : tu parts un an aux Etats-Unis puis reviens auprès de tes parents. Pour eux comme pour toi, un an s'est écoulé et vos montres indiquent toujours très précisément la même heure. Mais si tu voyageais dans l'espace pour y subir de très fortes vitesses et traverser de puissants champs de gravitation, de retour sur Terre, tu retrouverais tes amis devenus des vieillards, morts peut-être, alors que ton voyage n'aurait, pour toi, duré que deux ou trois ans !

Non, nous ne sommes pas en pleine science-fiction. Ces découvertes remontent au début du XX^{ième} siècle ; il serait temps que nous les assimilions.

Accélération et gravitation provoquent les mêmes distorsions de nos mesures. Un exemple très simple permet de concevoir cette équivalence : si un astronaute flotte en apesanteur dans sa cabine et se retrouve soudain collé à une paroi, il sera, en l'absence d'informations, incapable de déceler si son engin vient de subir une accélération brutale ou s'il est tombé dans le champs d'attraction d'un corps céleste.

La personne vivant au sommet d'un gratte-ciel vieillit moins vite que le commerçant installé au rez-de-chaussée. La différence ne nous est pas perceptible. Mais le système GPS, fonctionnant grâce aux informations transmises par des satellites subissant moins l'attraction terrestre, doit tenir compte de cette distorsion du temps pour fournir des indications précises à la surface du globe.

Profitons-en pour éclairer quelque peu la célèbre formule $e = mc^2$: un grain quelconque de matière équivaut à une énergie colossale, sa masse multipliée par le carré de la vitesse de la lumière. Lors d'une explosion atomique, seuls quelques grammes du matériau radioactif sont transformés en énergie, avec les résultats que l'on sait ! Magie de la mathématique qui fait intervenir une vitesse ne correspondant à rien de réel pour interpréter correctement la réalité...

Limite aussi de notre « bon sens » et c'est ici que notre réflexion devient proprement philosophique : notre intelligence s'est édifiée à partir de notre expérience quotidienne et doit s'incliner devant les conclusions mathématiques lorsque celles-ci sont confirmées par l'observation des étoiles ou des particules élémentaires. Edifier un système philosophique en se basant sur notre logique ordinaire est un exercice totalement périmé.

Inclinons-nous aussi devant le génie des quelques sages qui, bien avant notre ère, en observant patiemment le firmament, avaient affirmé, contre l'avis de tous, la rotondité de la planète et la possibilité, en se déplaçant toujours droit devant soi, de revenir sensiblement à son point de départ.

De même, il semble que nous devions-nous admettre aujourd'hui que l'univers, aussi gigantesque fut-il, ne soit pas infini. Il n'est pas illimité, mais rien ne le borne, même pas le vide. L'astronaute aurait beau maintenir parfaitement son cap, il subirait la courbure de l'espace due à la matière qui s'y déploie et ferait « le tour » du cosmos. Encore faudrait-il qu'il dispose des milliards d'années nécessaires et d'une vitesse approchant celle de la lumière...

- Il y a un peu plus d'un siècle, à peine, faire voler un engin « plus lourd que l'air » était inconcevable pour la plupart des personnes. Les pionniers disposaient, pourtant, de solides arguments... Imagine un dialogue entre un jeune exalté et un vieux sceptique.

- Quelle est, dans ce chapitre, l'affirmation qui te rebute le plus, à laquelle ton « bon sens » refuse peut-être d'adhérer ? N'est-il pas plus insensé de croire en l'astrologie qui se base sur une connaissance erronée du système solaire ?

- « Il n'y a pas de fumée sans feu ! » Comment pourrait-il y avoir échauffement sans apport de chaleur ? Nos grands-parents se sont posés la question quand ils ont découvert le four à micro-ondes. Et toi ?

- Pourrais-tu relever d'autres applications de découvertes scientifiques auxquelles nous sommes familiarisés et qui demeurent étrangères au « sens commun » ?

De la lutte à mort à l'art de vivre

Vous, les jeunes, pour la première fois dans l'histoire de l'humanité, vous allez toucher aux limites de son expansion. L'espèce humaine court à ses asymptotes !

Trois milliards au milieu du siècle passé ; plus de six aujourd'hui. Et dans trente ans ? Huit milliards, dix ... ? Gardons-nous des prédictions hasardeuses : le taux de natalité, en Afrique, est tombé de douze naissances par femme à six en quelques décennies tandis que l'espérance de vie chutait catastrophiquement dans certaines contrées victimes d'effroyables conflits ethniques, de la malnutrition et du sida.

Mais la machine humaine s'est emballée et poursuit sa course par la force de la vitesse acquise. Même si le taux de natalité diminue, toujours plus grand est le nombre de jeunes qui arrivent à l'âge de procréer.

Les tribus les plus isolées sont désormais vouées à l'assimilation et confrontées aux normes de consommation d'un Occident atteint d'une irrépressible boulimie. Notre planète ne pourra plus supporter longtemps une telle masse d'envahisseurs dilapidant ainsi son patrimoine.

Placez deux ou trois couples de souris dans un terrarium et donnez-leur une quantité limitée de nourriture. Les petits mammifères vont « croître et se multiplier ». Jusqu'au jour où un carnage se sera déclenché : quelques individus ont survécu ; il ne reste des autres que des morceaux de queue !

Depuis que l'économie politique s'est érigée en science, le taux de croissance est considéré comme le baromètre de la bonne santé de nos sociétés. Mais comment imaginer que nous puissions nous développer à l'infini dans un espace clos aux ressources limitées ?

L'intelligence de l'homo sapiens lui a permis de surmonter bien des obstacles et de dominer, pour un temps du moins, toutes les autres espèces, y compris les armées innombrables et voraces des insectes et les bataillons insaisissables des virus. L'agressivité s'est fortifiée dans nos gènes depuis l'aube de l'humanité et a culminé avec l'emploi de la bombe nucléaire et la folie génocidaire. La conscience du caractère suicidaire, à brève échéance, de notre évolution est toute récente ; nos tares héréditaires, elles, datent de nos origines ! L'espoir de voir celles-ci maîtrisées par celle-là semble mince...

Notre volonté d'être « philosophe » peut nous pousser à une résignation un peu cynique : si tel est le destin de l'homme... Notre soif de vivre, de nous perpétuer et notre attachement à des valeurs morales peuvent nous inciter, au contraire, à relever cet ultime défi.

Limitons-nous à un inventaire, certes succinct et très incomplet, des forces en présence.

Passons d'abord en revue quelques raisons d'estimer que « l'instinct de mort », « les forces du mal » ou, plus simplement, l'évolution normale de toute espèce vivante, préparent de douloureux bouleversements dans la société planétaire des hommes :

– Jamais, encore, l'être humain n'a mis au point des armes ou des techniques promptes à éliminer un adversaire sans les utiliser un jour ou l'autre. Or le recours aux armes nucléaires, bactériologiques ou chimiques pourrait éradiquer toute présence humaine sur la planète.

Tout technocrate est apprenti sorcier : avant le premier essai d'explosion nucléaire, aucune certitude quant aux conséquences n'était acquise ; quelques savants évoquaient même un possible embrasement de l'atmosphère.

Cela n'empêcha pas certains généraux américains, la Russie ayant *in extremis* déclaré la guerre à l'Empire du Japon, de préconiser un bombardement atomique des côtes nippones avant un rapide débarquement : envahisseurs et envahis auraient conquis le même paradis !

– Jamais, encore, l'être humain n'a résisté devant la boîte de Pandore : chaque fois qu'une découverte lui est apparue à portée de ses éprouvettes, il n'a eu de cesse d'aboutir à sa réalisation nonobstant le fameux principe de précaution. Ainsi les manipulations génétiques jouent-elles avec la substance même de notre lignée... pour le meilleur et pour le pire.

– L'explosion démographique, analysée par l'économiste Malthus dès 1780, ne peut qu'accentuer les tensions déjà intolérables entre un Tiers Monde asphyxié par les stratégies monétaires, victime des moindres fluctuations du marché, incapable de maîtriser un système qui appauvrit les plus pauvres tandis que le dixième privilégié de la population mondiale dispose de 70 % de la production totale de biens et d'énergie.

– Les membres permanents du Conseil de Sécurité, dont la première mission est d'aider à résoudre pacifiquement les conflits entre États, sont les plus grands exportateurs d'armes ... celles-ci étant essentiellement destinées à des pays gangrenés par des régimes corrompus.

– La prise de conscience d'une catastrophe annoncée semble impuissante à enrayer cette course en avant : l'homme est ainsi programmé que la proximité de sa propre mort ne l'empêche pas, tant qu'il en a la force, de nourrir des projets et de poursuivre sa vie comme si l'éternité lui appartenait. À l'échelle de l'espèce, un mécanisme similaire semble le rendre incapable de penser plus loin que l'intérêt immédiat de ses propres enfants. Aucune personnalité politique ne peut prétendre défendre un programme qui porterait ses fruits après seulement trente ou quarante ans d'efforts et de sacrifices.

– Enfin, une même désespérance pourrait bien alimenter, d'une part, les intégrismes qui promettent un au-delà paradisiaque à ceux qui contribuent à transformer l'ici-bas en enfer, et, d'autre part, le défaitisme et la perte du plaisir de vivre et de transmettre la vie de ceux qui, ayant disposé de tout, n'escomptent plus grand-chose de l'existence.

D'autres constats contrebalanceront quelque peu le pessimisme de cette première approche :

– Malgré plusieurs crises majeures, les guerres, pour multiples qu'elles furent, ne se sont plus mondialisées depuis l'annihilation de Nagasaki.

– Après de nombreuses tentatives d'intervention inefficaces, l'Organisation des Nations unies a connu quelques succès relatifs pour enrayer ou limiter des conflits

– Les souverainetés nationales ont été battues en brèche par le devoir d'ingérence : les crimes contre l'humanité ne jouissent plus d'une totale impunité même si les efforts du Tribunal pénal international sont régulièrement sabotés par les gouvernements des pays concernés.

– Le « commerce équitable » ne concerne encore qu'une infime minorité des transactions économiques ; cependant le concept séduit un nombre croissant de consommateurs qui pensent « bio et juste prix » sans ignorer complètement que les idées les plus généreuses sont régulièrement récupérées comme arguments publicitaires fallacieux.

– Le pays le plus pollueur, les États-Unis, a refusé de ratifier le Protocole de Kyoto visant à limiter la production des gaz à effet de serre. Mais plusieurs villes américaines ont désavoué la politique du gouvernement fédéral en marquant leur adhésion à cet effort minimal et un changement de cap s'est dessiné avec l'arrivée au pouvoir de l'équipe Obama.

– Un nombre important d'états ont ratifié les traités pour la non-prolifération des armements nucléaires ; des ogives ont été désamorçées... ce désarmement apparent a aussi pour effet pervers d'alimenter le plus effrayant des trafics et les citoyens ont d'excellentes raisons de rester très défiants face aux gouvernants et à la puissance des lobby industriels, mais ceux-ci ne peuvent totalement ignorer une prise de conscience qui devient planétaire et les premiers grains de sable se sont peut-être immiscés dans la machine à tuer...

– Le commerce des armes culmine au hit parade des transactions internationales. Un nombre croissant de pays se sont néanmoins interdits de poursuivre la fabrication des mines antipersonnelles et des « sous-munitions » qui mutilent chaque jour des enfants.

– Vaille que vaille, des élites se forment dans tous les pays ; les moyens de communication électroniques diffusent les informations et, ainsi, l'aspiration à plus de démocratie et de respect des Droits de l'Homme au sein même des États les plus totalitaires. Des initiatives «citoyennes» ou écologiques originales se développent quelquefois dans les contrées qui semblaient n'offrir que les perspectives les plus sombres...

D'épais volumes pourraient être écrits pour répertorier et quantifier à coup de statistiques la multitude des paramètres susceptibles de nourrir un débat de futurologie infiniment complexe. Si nous ramenons la question à notre dimension d'humbles acteurs qui ne prétendent pas peser de façon décisive sur la destinée du monde, nous proposerons encore deux réflexions :

– Notre opinion, une fois encore, ne peut être que parfaitement subjective : chacun se la forge, en définitive, non au terme d'un raisonnement rigoureux – trop de facteurs impossibles à apprécier correctement entrent en ligne de compte – mais en fonction de nos aspirations et de nos peurs, conscientes ou non. Et nous risquons dès lors d'oublier que le monde de demain sera un peu, un tout petit peu, ce que chacun d'entre nous en fera.

– Une seconde réflexion porte sur notre rapport personnel à cette agressivité congénitale. Il est sans doute aisé de critiquer superbement la politique de certains États, des multinationales ou des institutions internationales comme si celles-ci n'étaient aucunement le reflet des individus qui constituent la ruche humaine.

Combien d'hommes, parfaitement paisibles et alarmés par la violence quotidienne amplifiée par l'actualité télédiffusée, prendront plaisir à regarder un « bon film de guerre » ou un match de catch ? Qui s'étonnerait d'entendre un enfant s'exclamer, dans le feu de l'action ludique : «T'es mort ! J'ai gagné...» ? Combien de parents encourageront leur jeune à suivre un cours d'autodéfense ? Apprendre à se protéger, connaître les réflexes qui sauvent est, certes, intéressant, mais pour étudier des techniques de défense efficaces, il faut, bien évidemment, disposer de partenaires aptes à reproduire des techniques d'attaques réalistes et, donc, étudier celles-ci avant de prétendre maîtriser celles-là. La spirale de la violence se nourrit quelquefois des meilleures intentions...

Les combats de coqs ont été interdits, mais l'esprit de compétition sévit dans tous les domaines. Malgré les principes déclarés, rares sont les arts martiaux qui développent réellement un art de vivre et ne dégénèrent pas en sports brutaux exaltant la confrontation.

Les jeux et les films où violence et horreur surenchérisent ne nous rassurent guère quant à la pacification de sociétés pourtant épargnées par la guerre.

Un documentaire montrait, dans un collège américain, un cours d' « éducation » physique assez édifiant : pour endiguer l'accroissement des viols sur le campus, un garçon, casqué et

plastronné, devait agresser une de ses condisciples. Celle-ci, encouragée par la classe, martelait de ses poings le volontaire... Cela s'appellerait-il « forcer le respect » ?

La plupart des animaux ne tuent que pour survivre ou assurer leur descendance. L'espèce humaine est sans doute celle qui a développé la plus grande agressivité vis-à-vis de ses semblables. Elle serait bien la première à s'autodétruire !

Enfin, il n'est pas inutile de rappeler que la violence plus ou moins refoulée des peuples est exploitée par une minorité d'acteurs qui gèrent des budgets colossaux :

« Nous avons ici affaire à des lobbies représentant les intérêts les plus puissants du monde (...) ce ne sont pas des emplois qui sont derrière les ventes d'armes, ce sont des profits (...) C'est un grand défi lancé aux générations futures – avoir un idéal, comprendre que les idéalistes d'aujourd'hui sont les réalistes de demain et que les larmes perdent toute valeur sans actions et sans engagement. »

Et Betty Williams de citer l'anthropologue Margaret Mead :

« Ne doutez jamais qu'un groupe de personnes engagé, si petit soit-il, peut changer le monde. En réalité, c'est la seule chose qui ait jamais changé quoi que ce soit. » (1)

Délire utopique ? Peut-être : *« quand, en 1516, écrit J. Attali, Thomas More rêvait de faire élire les dirigeants d'Utopia, sa cité imaginaire, il n'imaginait pas que les ministres de son propre pays seraient, quatre siècles plus tard, élus par le peuple tout entier. De même, quand, en juillet 1914, Jean Jaurès imaginait une Europe libre, démocratique, pacifique et rassemblée, rien ne permettait d'espérer que telle serait la situation du Vieux Continent moins de quatre-vingts ans plus tard. » (2)*

Et de rappeler l'action croissante des ONG qui se multiplient, de Médecins sans frontière, Care, Greenpeace, WWF, les institutions de microfinance, et, encore, le Tribunal pénal international... où l'auteur voit *« déjà les balbutiements d'une démocratie mondiale. »*

Pour que les valeurs inscrites dans la *Déclaration Universelle des Droits de l'Homme* s'affirment et perdurent aussi longtemps que le permettra la planète qui a nous enfanté, il faudra nécessairement que « l'instinct de mort » se mue en art de vivre.

Mais ceci est une autre histoire, et ce n'est peut-être pas celle d'homo sapiens...

- *« Je m'oppose à la violence parce que lorsqu'elle semble produire le bien, le bien qui en résulte n'est que transitoire, tandis que le mal produit est permanent. »*

Gandhi

- *« Je ne sais pas comment sera la troisième guerre mondiale, mais ce dont je suis sûr, c'est que la quatrième guerre mondiale se résoudra à coups de bâtons et de silex. »*

Albert Einstein

(1) Oscar Arias Sanchez et Betty Williams, dialogues entre Prix Nobel de la Paix : *« Paix des âmes, paix des coeurs »*, sous la direction de J. Hopkins, J'ai Lu, 2001, p. 221.

(2) Jacques Attali, *« Une brève histoire de l'avenir »*, Éd. Fayard, 2006, pp. 362.

Le manichéisme moral

Pour s'épanouir dans le cadre d'une société, l'enfant a besoin de règles. L'adulte ne peut pas toujours justifier les raisons d'un interdit ou d'une obligation. Il impose alors son autorité. Jugements et sanctions lapidaires induisent les notions abstraites du Bien et du Mal qui existeraient « en soi », indépendamment de nos propres conditions d'existence, forces obscures exploitées par des récits mythiques opposant anges et démons.

La perception de ce qui est juste et injuste varie avec les cultures et les individus. Nous ne nous en référons pas moins au principe d'une Justice qui se voudrait idéale et universelle.

À chaque minute, en Afrique, la faim tue. Et nous lançons des campagnes pour lutter contre l'obésité croissante de notre population ! Une affiche, jugée agressive, a dérangé : un enfant squelettique, au ventre enflé, nous fixait de ses yeux immenses ; dessous :

« *Allez donc lui expliquer que votre pouvoir d'achat a diminué* ».

Soit ! L'injustice est partout et nul n'a le pouvoir de l'éradiquer. À chacun de travailler, modestement, à la réduire là où il peut, dans la sphère de ses relations.

Ceci est de bon sens. Mais si nous approfondissons maintenant la notion de Justice, sans préjugé moralisateur, nous risquons de rencontrer à nouveau flou et paradoxes.

Imaginons, par exemple, un combat de boxeurs : il s'agit d'adultes consentants, aguerris, ayant chacun à son actif un palmarès tel qu'il peut espérer remporter le match. Celui-ci est télédiffusé et regardé par tous ceux qui apprécient le « noble art de la boxe »...

Pourtant, ne devons-nous pas considérer qu'il s'agit, littéralement, d'une activité criminelle ? Le premier objectif d'une pratique sportive est de favoriser la santé. Or, ici, le but des protagonistes est, idéalement, de clore le spectacle par un K.O, une syncope dont on sait qu'elle peut être l'antichambre du coma et de la mort. Chercher volontairement à blesser une personne est proscrit par la loi de tous les pays. Il y a préméditation et, *a priori*, aucune raison particulière d'exprimer une légitime colère ; l'appât du gain et d'un titre sont les seuls mobiles.

Du moins des règles précisent-elles les conditions d'un match « juste ». Si le combat était fortement déséquilibré – grande différence de poids, de taille, d'expérience – les spectateurs crieraient au massacre.

C'est notre ignorance de l'issue qui nous incite à considérer que « les chances sont égales ». Bien évidemment, c'est le plus fort ou le plus chanceux qui l'emportera, mais cela, nous ne pourrions en disputer « qu'après coups » !

Le destin des hommes ne serait-il parfaitement équitable que si tout un chacun disposait totalement des mêmes atouts : santé, intelligence, fortune ? Un monde peuplé de clones, dans lequel tout conflit serait banni, n'aurait pas à se préoccuper de justice, du bien et du mal.

Comment expliquer l'apparition de ces concepts à la base de tout code moral ?

Une première évidence : la morale est un produit de la vie sociale. Nulle conscience du bien et du mal chez l'enfant élevé par des bêtes sauvages ; seulement des peurs et des interdits imposés brutalement par les « dominants ». Nul besoin de code là où l'individu vit en symbiose avec le milieu naturel et social. Les mœurs, prolongeant les conduites instinctives, déterminent toutes les attitudes de la vie quotidienne. L'usage traditionnel, l'ensemble des recettes accumulées par les générations, s'imposa progressivement, sans guère soulever de réticences, à des hommes dont l'esprit critique, l'individualisme et la faculté d'invention étaient à l'état embryonnaire. La prohibition de l'inceste, élargie au principe de l'exogamie –

l'interdiction de se marier entre personnes du même clan totémique – fut probablement encouragée par l'incidence de la sélection naturelle.

Les ethnologues ont cependant recensé des sociétés ignorant tout des mécanismes de la fécondation. Hommes et femmes avaient, en toute liberté, des relations sexuelles avec les partenaires de leur choix. Frères et soeurs vivaient sous le même toit et le rôle du père était assumé naturellement par l'oncle.

Ailleurs, ils observèrent que des mamans pouvaient masturber leur enfant pour le calmer comme d'autres l'auraient bercé.

Il ne nous est pas facile de reconnaître, à l'encontre de nos préjugés moraux, qu'il y a, dans notre propre société, des liaisons incestueuses heureuses et des relations qualifiées de pédophiles qui sont vécues comme traumatisantes seulement lorsque l'adolescent qui les accepte subit le jugement de la collectivité.

Et notre altruisme, ne serait-il pas également dicté par l'intérêt supérieur de l'espèce, les individus acceptant de sacrifier un intérêt immédiat au profit d'un avantage supérieur différé : la réciprocité de l'empathie, la solidarité qui confère au groupe une plus grande chance de survie ?

Mais que reste-t-il, alors, de notre prétention à cerner un Bien idéal, des valeurs qu'incarnerait une morale universelle ?

Les exemples de la migration du domaine éthique vers celui du législateur foisonnent : l'accès du jeune à l'école a longtemps été du ressort de la responsabilité parentale avant que ne s'impose, dans les pays les plus riches, l'obligation scolaire. Venir en aide à une personne dépendait uniquement de la bonne volonté individuelle jusqu'à ce qu'une loi condamne la «non-assistance à personne en danger».

Longue serait la liste des actions considérées comme immorales, voire criminelles, tant que l'autorité religieuse, ou son héritage culturel, domine : le concubinage, le divorce, la contraception, l'avortement, l'union homosexuelle, l'euthanasie...

Inversement, la torture, la peine de mort, les châtiments corporels...sont progressivement bannis par les religions qui subissent la pression de la société civile. Avec, bien sûr, suivant les oscillations de l'Histoire, des mouvements réactionnaires non négligeables générés par les intégrismes religieux et les extrémismes politiques.

Parallèlement au déclin des morales religieuses, une morale laïque s'est développée ; elle a eu, à l'instar des grandes religions, une prétention universelle parce qu'elle mettait l'Homme au centre de ses préoccupations, non plus les seuls croyants, le peuple élu ou la classe révolutionnaire.

Curieusement, sans avoir recours à une « transcendance », elle a essentiellement défendu les mêmes valeurs fondamentales – le respect de la vie, l'honnêteté, la générosité, le courage, le patriotisme...– en faisant appel à la « conscience » de chacun, aux interdits intériorisés par l'éducation et les influences subies.

Ces valeurs coïncident, en définitive, avec les Déclarations successives des Droits de l'homme... et de la femme, toujours largement défavorisée. Et certains de militer pour étendre cette Charte aux droits inaliénables des animaux, de toute espèce vivante, voire de Gaïa, la planète-mère...

Les agnostiques souligneront qu'il y a une différence essentielle entre la morale laïque et les morales religieuses : celles-ci se réfèrent à une croyance qui n'est jamais universellement partagée mais qui, aux yeux du fanatique, à valeur d'absolu, à des dogmes que l'individu ne

peut remettre en question, alors que la laïcité est une affaire de conscience personnelle, chacun étant invité à se « construire » ses propres valeurs sur base des principes « libre-exaministes ».

Mais, en fin de compte, ces valeurs sont souvent très proches de celles véhiculées par la culture, tandis que les religions, en Occident du moins, ont également dû évoluer : si elles respectent, généralement, la liberté de culte, elles luttent toujours contre le droit à l'avortement ou à l'euthanasie.

La *Déclaration Universelle des Droits de l'Homme* de 1948 relève les droits et libertés de l'être humain et précise que : « ...chacun n'est soumis qu'aux limitations établies par la loi exclusivement en vue d'assurer la reconnaissance et le respect des droits et libertés d'autrui et afin de satisfaire aux justes exigences de la morale, de l'ordre public et du bien-être général dans un société démocratique. » (article 29 § 2)

Reste à définir objectivement les « justes exigences de la morale » !

Mieux nous devinons les ressorts d'un comportement, moins nous lui accordons de valeur morale. Paradoxalement, nous affirmons notre jugement dans la mesure de notre ignorance. Dépouillé de sa légende, le chevalier sans peur et sans reproche se mue en brute emportée par son orgueil et sa cupidité. Le personnage pervers ou diabolique qui nous est présenté par le romancier ou le scénariste avec ses faiblesses, ses tourments et son inhumanité, nous bouleverse dans la mesure où, quelque part, il nous ressemble.

Nous jugeons sévèrement les dictateurs, les monstres criminels, les fléaux de l'humanité que l'Histoire nous décrit froidement alors qu'un film réalisé avec intelligence – ainsi « *Hitler, la naissance du mal* », du réalisateur Christian Duquay – nous invite quelquefois, non à accepter mais à comprendre un tant soit peu ce que nous qualifierions, par ailleurs, d'abominable.

Plus s'estompent les croyances religieuses, plus s'enrichissent les sciences humaines, plus arbitraires et subjectifs apparaissent nos jugements moraux, et plus les lois, utilitaristes, indifférentes à la conscience morale individuelle, doivent dresser les barrières entre les comportements socialement acceptables et les actes légalement condamnables.

Si « Dieu est mort », alors il a emporté avec lui tout fondement absolu du bien et du mal.

Et si une réflexion éthique doit se développer proportionnellement à l'urgence des problèmes planétaires, à l'évolution de nos connaissances et à nos moyens d'action sur la nature et sur nous-mêmes, le moralisme, la prétention de déterminer les critères transcendants du bien et du mal, relève de la sphère religieuse, pas de la démarche rationnelle du philosophe.

- *Punir est aisé ; remédier, là est le défi !*

- « *Rendez le bien pour le bien et la justice pour le mal.* »

Confucius

- « *Ce qu'on fait par amour l'est toujours par-delà le bien et le mal.* »

F. Nietzsche

Mort, où est ta victoire ?

« Plutôt souffrir que mourir, telle est la devise des hommes ! »

Jean de la Fontaine

Nous pensons connaître, intuitivement, ce que sont la vie et la mort. La plupart des êtres vivants nous apparaissent radicalement différents d'une pierre ou d'un objet quelconque ; le cadavre ne risque pas davantage d'être confondu longtemps avec le dormeur ou l'animal en hibernation.

Certaines machines conçues par les cybernéticiens nous perturbent néanmoins tant leur comportement nous semble proche de nos réactions élémentaires, alors qu'un grand nombre d'organismes, ainsi les spores de bactéries, n'ont manifestement rien de commun avec tout ce qui, à nos yeux, frémit, frétille, « respire » la vie.

Le biologiste sourit de notre ignorance : la présence d'une simple molécule, l'ADN, douée de la capacité de se dupliquer et de gérer l'organisation d'autres molécules, suffit à rendre compte de tout le règne du vivant. Pour le scientifique, le mystère de la vie se réduit à l'agencement accidentel de processus chimiques qui ont d'abord donné naissance aux unicellulaires. Tant que le milieu qui les baigne permet à ces processus de se perpétuer, ces cellules sont immortelles : chacune se muera régulièrement en deux copies identiques. Nul besoin de funérailles !

Lorsque, au fil de mutations aléatoires, deux organismes se sont unis pour en produire un troisième rassemblant la moitié du bagage héréditaire de ses géniteurs, l'individualisme est apparu avec, pour corollaire, le processus de la mort. La sélection naturelle des espèces les plus aptes à survivre a automatiquement favorisé les pluricellulaires disposant d'une forte capacité de reproduction au détriment de ceux dotés d'une plus grande longévité.

Ne voyons là aucune intention surnoise de la nature : elle est indifférente aux mécanismes qui l'animent. Mais les mutations nuisibles à l'individu qui se manifestent tardivement, après l'âge de la reproduction, auraient une probabilité moindre d'être éliminées car n'entraînant aucune incidence sur l'aptitude à procréer et, donc, à transmettre ses effets délétères !

Cette hypothèse, formulée en 1952 par le chercheur anglais Peter Medawar, a été complétée quelques années plus tard lorsque le biologiste américain, Georges Williams, a constaté que certains gènes, causes du vieillissement de l'organisme, sont également bénéfiques pour la reproduction. La sénescence serait une conséquence de la prédominance des gènes qui assurent la survie de l'espèce. Et des expériences ont confirmé depuis que, inversement, les manipulations génétiques qui retardent le vieillissement d'insectes ou d'animaux diminuent très sensiblement leur fécondité.

Alors que tant de parents seraient disposés à sacrifier une partie de leur vie pour leurs enfants, il semblerait que l'augmentation de l'espérance de vie de chacun ne pourrait se faire qu'au détriment de sa postérité. Vie et mort sont, décidément, indissociables. Il est tout aussi arbitraire de prétendre déterminer l'instant où la vie s'achève qu'un moment précis à partir duquel l'embryon deviendrait un être humain.

« À quelque âge que frappe la mort, écrivait Jean Rostand, c'est en pleine vie, en plein foisonnement cellulaire ; elle assassine tout un peuple d'éléments qui ne demandaient qu'à vivre. »

La mort est un lent processus enclenché dès la naissance et qui s'accélère lorsque nos cellules perdent leur capacité de se répliquer ou, nouveau paradoxe, lorsque cette capacité s'exacerbe et que les cellules cancéreuses condamnent l'organisme qui les génère.

La vie est un combat d'arrière-garde perdu d'avance ; sa seule finalité consiste à se perpétuer au travers des individualités et des espèces sans la moindre considération pour ceux-ci.

La vie éternelle, conçue comme une fusion de notre esprit avec une puissance transcendante, origine et fin de toute chose, relève de la croyance, du mystère inaccessible à la réflexion philosophique. L'agnostique soulignera combien la peur et l'angoisse prédisposent à la crédulité et sont exploitées par les voyants, les mediums et les religions.

Les témoignages de mort imminente, d'une vie après la vie, ne sont probants que pour ceux qui postulent l'existence d'un « au-delà ». Si, par définition, la mort est un état irréversible, les patients qui émergent du coma n'ont pu que l'effleurer.

Des rapports convergents n'en interpellent pas moins les neurobiologistes : un pourcentage non négligeable de victimes d'un arrêt cardiaque et respiratoire déclarent avoir éprouvé une sensation de bien-être, s'être vus flottant au-dessus d'elles-mêmes tandis que l'équipe de réanimation s'activait sur leur corps ; ils évoquent, parfois, la vision d'un long tunnel au bout duquel une forte clarté les attirait... Puis c'est le réveil et le retour progressif à une vie qui restera marquée par cette expérience bouleversante.

Des neurologues suisses ont recueilli des observations similaires lors du traitement de formes sévères d'épilepsie : la stimulation électrique de la jonction temporo-pariétale du cerveau générant la sensation de « se voir d'en haut » et d'observer son propre corps.

Quant aux visions rapportées, l'anoxie cérébrale, agissant comme certaines drogues, pourrait en rendre compte.

On peut également supposer, le phénomène ne concernant qu'une minorité de patients, que les convictions intimes, les espoirs inavoués et les stéréotypes véhiculés par l'inconscient collectif exercent une influence déterminante et que notre esprit se joue ainsi de lui-même, comme pour nous faciliter son propre abandon.

La croyance en la réincarnation, si elle s'appuie également sur des témoignages aussi étranges qu'invérifiables, relève d'une métaphysique, principalement bouddhiste, très éloignée des conceptions occidentales et qu'il nous faut approcher en nous efforçant d'écarter un préjugé simplificateur.

Mourir pour renaître, en fonction des mérites accumulés durant son existence, réincarner en un animal ignare ou pour revivre une destinée humaine plus éclairée sans, toutefois, que nous ayons souvenance de nos existences précédentes, excepté lors de rares cas de Maîtres spirituels revenant pour guider leurs semblables, une telle théorie satisfait peu notre intellect.

Quel intérêt de croire que ce nouvel individu est peut-être soi si rien ne me rattache à lui ? Comment concilier la croyance en l'immortalité de l'esprit avec la lente émergence du phénomène vital et sa probable disparition lorsque son berceau stellaire se muera en four crématoire ?

C'est qu'il faut se remémorer le point de départ de cette doctrine : la prise de conscience de l'illusion de toute réalité et, en particulier, du moi, de notre personnalité conçue comme une entité définie, bâtie sur une assise immuable, l'ego.

S'il n'y a plus lieu de parler de conscience individuelle, chaque forme vivante est tout de même destinée à se réincarner en fonction des pensées et des actes qui ont animé sa vie : au

moment de la mort, le bilan de toutes les existences antérieures conditionne la réincarnation suivante, avec l'espoir de rompre un jour ce cycle en atteignant l'Éveil, en abandonnant définitivement son attachement au moi. Le nirvana serait cet état au-delà de toute souffrance, l'ignorance et les illusions qui nourrissent nos vies étant vaincues.

L'aspect le plus séduisant du bouddhisme est, sans doute, qu'il n'impose pas la moindre règle coercitive et n'est animé d'aucun prosélytisme. L'esprit de tolérance, la bonhomie et le profond pacifisme qui habitent ses représentants justifient l'intérêt et la sympathie que l'Occident lui porte, en particulier depuis le drame vécu par le Tibet du jour où la Chine communiste l'a envahi. Le nirvana, cependant, en consacrant l'anéantissement de ma conscience individuelle, ne correspond pas à l'idée que nous nous faisons de l'accomplissement parfait, du bonheur absolu. C'est la mémoire qui nous construit l'image de nous-mêmes. Le sentiment d'exister, d'être quelqu'un, est indissociable de l'écoulement du temps et des souvenirs qui le jalonnent. Paradoxalement, c'est parce que, à chaque instant, je suis autre et que je me souviens de ce que je fus, que, maintenant, je suis moi, je puis me targuer d'être quelqu'un.

Or nous disposons, aujourd'hui, de machines à la mémoire infiniment plus vaste que la nôtre. Par ailleurs, toutes les données physiologiques caractérisant notre petite personne sont répertoriées dans l'ADN de chacune de nos cellules et les techniques de clonage vont, très vraisemblablement, se perfectionner.

Supposons que le délicat problème du transfert de données, de mémoire, d'un cerveau à un autre, éventuellement via le stockage des informations dans un ordinateur, soit résolu, serait-ce, alors, notre victoire sur la mort ? Ce nouvel individu, jeune, en parfaite santé, disposant intégralement de mon patrimoine génétique, de mes souvenirs, de mes phobies, de mes rêves, ne serait-ce pas moi, l'immortel, le phoenix renaissant de ses cendres ?

Tu n'es pas convaincu, n'est-ce pas ? Pour beaucoup de personnes, il semblerait encore plus aisé de s'en remettre au mystère de Dieu et de la vie éternelle promise à ses fidèles qu'à des techniques qui, quel que soit l'effort d'imagination auquel nous consentions, nous donnent le sentiment de sacrifier, en cours de route, l'essentiel, que nous appelions cela notre identité ou notre âme...

Par ailleurs, il nous apparaît bien évident que la vie se perpétue, que nos enfants héritent d'une bonne part de ce que nous fûmes et que chacun laisse son empreinte, aussi ténue soit-elle, sur le monde qu'il abandonne derrière lui. Même le sceptique le mieux convaincu de la vanité de toute action sera sensible au sentiment d'une vie « bien remplie », de l'oeuvre accomplie, de l'image de lui qu'il léguera, tout conscient qu'il soit du caractère éphémère des signes qu'il aura tracé, des traces qu'il aura signées...

Nous avons beau nous dire, à la suite d'Épicure, que la mort est un faux problème *« puisqu'elle n'est pas pour les vivants et que les vivants ne sont plus pour elle »*, nous avons beau nous remémorer le plaisir que nous éprouvons à nous endormir au soir d'une journée éreintante, la perspective de sombrer pour toujours dans un sommeil sans rêve nous angoisse profondément.

Le plus étonnant, c'est qu'aucune solution, même si nous envisageons les plus irréalistes, ne puisse combler notre attente : si le mécanisme du vieillissement pouvait être enrayé, nous éprouverions très rapidement une autre angoisse, celle de devoir affronter l'éternité après avoir épuisé tous les projets possibles. Quoi de plus mortel que d'être condamné à vivre éternellement ?

Et une fois la population mondiale stabilisée, il faudrait, alors, strictement limiter les naissances au remplacement des disparitions fortuites car, la sénescence vaincue, il resterait toujours l'éventualité, et donc la crainte, de l'accident mortel. Interdites les joies familiales ! Les rires enfantins et le plaisir d'éduquer seraient de rares privilèges et l'objet de toutes les convoitises...

Et comment affronter – tout vient à point à qui ne peut qu'attendre – l'anéantissement conjoint du système solaire et de la vie ? Comment concevoir la migration de milliards d'humains emportés durant des milliers d'années vers de nouveaux mondes plus hospitaliers jusqu'à l'extinction de tout refuge possible ?

Le taux de suicides est plus élevé dans les pays nantis que dans les régions les plus déshéritées. Il semble presque nul parmi les autres espèces ou chez les arriérés mentaux. Serait-il insensé d'énoncer la règle selon laquelle l'instinct de mort se développerait proportionnellement au coefficient intellectuel et à l'espérance de vie ?

La psychologie aurait établi la relation entre le laxisme d'un modèle social et la perte du goût de vivre. La dépression et la dépendance à toutes les formes de drogue seraient des pathologies liées aux sociétés démocratiques laissant à chacun le soin de gérer sa propre existence...

Au pied de la colline, il nous faudra donc envisager de pousser notre rocher, une dernière fois, centimètre par centimètre, jusqu'au sommet. Puisse-nous en avoir le courage car il sera certainement plus agréable de clore les yeux sur un large paysage que dans l'ombre du ravin. Dignité de l'homme, conscient de son destin, ou dernier sursaut d'un orgueil puéril... ci-gît Sisyphe !

Une petite histoire « zen » pour clore ce chapitre ?

Un riche négociant, fier de sa réussite, demande à un moine de lui rédiger une sentence qu'il affichera pour l'édification de ses clients et de sa postérité.

Lorsqu'il reçut la calligraphie, il lut :

« Mon père est mort. Je mourrai bientôt et mes enfants me suivront. »

Il ne put réprimer sa colère :

- Je voulais léguer un texte optimiste et tu n'évoques que le malheur !

Le moine sourit :

- Voir son fils mourir est la chose la plus triste. Si la mort frappe les petits enfants, ce sont deux générations qui sont affligées. Accepter l'ordre naturel des choses, voilà le bonheur !

Le marchand n'afficha pas la calligraphie mais il s'occupa davantage de ses enfants que de son commerce.

- « Ainsi qu'une journée bien remplie donne un doux dormir, ainsi une vie bien employée donne un doux mourir. »

Léonard de Vinci

Demain, l'apocalypse ?

L'insouciance est le propre de la jeunesse tandis que la vieillesse engendre souvent fatalisme et cynisme. Pouvons-nous nous réfugier dans de telles attitudes alors que la communauté scientifique souligne de plus en plus nettement les catastrophes qui menacent notre planète ? Les plus optimistes évoqueront la capacité d'adaptation de notre espèce, une prise de conscience qui se généralise et l'espoir de nouveaux progrès technologiques qui vont apporter les solutions salvatrices. Les plus pessimistes nous annoncent, avec la discrétion du découragement, qu'il est déjà trop tard : la sixième extinction massive de la biodiversité est irréversible. Principales cause et victime prochaine de ce bouleversement planétaire : l'homme ! L'exploitation massive des combustibles fossiles, l'explosion démographique et la consommation effrénée des ressources naturelles auraient dépassé des points de non retour... L'analyse lucide des données dont nous disposons ne semble pas en mesure d'écarter le spectre d'une prochaine apocalypse dont nous sommes seulement incapables de prendre la mesure.

Prenons l'exemple de l'impact sur le réchauffement climatique des émissions dues à l'automobile. Tous les constructeurs rivalisent d'ingéniosité pour nous promettre, à très brève échéance, des voitures « propres ». A supposé même que, d'ici une vingtaine d'années, tous les moteurs soient électriques, l'ADEME (*Agence française de l'environnement et de la maîtrise de l'énergie*) estime que la consommation supplémentaire d'électricité, produite en partie par des centrales thermiques qui seront davantage sollicitées en périodes de pointes de consommation, ne permettra pas un gain considérable en termes d'émissions de gaz à effet de serre, gain qui sera malheureusement englouti du fait de l'augmentation constante du parc automobile, surtout dans les pays émergents. Durant ces dernières années, c'est chaque semaine qu'une nouvelle centrale thermique au charbon, particulièrement polluante, a été mise en activité en Chine ou aux Etats-Unis !

Nombreux sont les spécialistes qui démontrent que non seulement la croyance en une croissance infinie de l'économie est un leurre mais qu'une réelle décroissance est maintenant indispensable pour sauver ressources et biodiversité de notre planète ; cependant, tous les médias, même en période de crise, répercutent la même revendication mondiale d'augmentation du pouvoir d'achat afin de consommer et de produire toujours davantage.

Toutes les civilisations ont eu leur prophète annonçant l'apocalypse. Mais ce sont des climatologues de renom qui estiment, aujourd'hui, que des seuils ont été franchis, au-delà desquels les impacts du changement climatique auront des conséquences dramatiques irréversibles.

Frank Fenner, qui fut directeur du *Centre pour l'étude des ressources et de l'environnement* relevant de l'Université nationale australienne, va jusqu'à prédire l'extinction de la race humaine, « peut-être dans les 100 années qui viennent ».

Le prix Nobel de chimie, Paul Crutzen, se demande si nous serons capables de réagir assez vite pour limiter d'incommensurables dégâts.

James Lovelock, biophysicien qui a travaillé pour la NASA, observe que des mécanismes naturels de régulation sont en passe d'être annihilés par l'activité humaine : « *S'attendre à ce que le développement durable ou la poursuite des activités économiques soient des politiques viables revient à espérer soigner un cancer du poumon en cessant de fumer* ».

Les solutions mises timidement en oeuvre ne suffiraient pas à enrayer une dégradation qui s'accélère d'elle-même :

- la banquise arctique aura disparu d'ici vingt ans. Glace et neige réfléchissent les rayons solaires alors que les terres mises à nu et les océans en absorbent une bonne part et contribuent, ainsi, au réchauffement
- en fondant, les cristaux de glace libèrent du méthane, gaz à effet de serre vingt fois plus actif que le gaz carbonique, tandis que les algues qui participent à l'absorption de celui-ci se raréfient
- une nouvelle hausse des températures risque d'affecter les forêts tropicales déjà victimes d'une déforestation sauvage ; sa dissolution dégage d'énormes quantités de dioxyde de carbone et de méthane tout en condamnant un processus fondamental de régulation
- l'élévation du niveau de la mer pourrait, alors, noyer des mégalo-poles et des plaines à forte densité de population.

Le nombre d'êtres humains a triplé depuis 1950. Malgré les pandémies, les génocides, les famines et l'augmentation des catastrophes naturelles, les démographes prévoient qu'en 2050 nous serons probablement plus de 9 milliards à nous disputer les ressources de la planète. Or, selon les estimations de l'ONG canadienne *Global Footprint Network*, l'humanité est en passe de dévorer, en cette année 2010, 150 % des ressources produites par la Terre.

Chaque année, ce déficit s'accroît et la nature ne pourra nous faire éternellement crédit !

Plus d'un milliard d'êtres humains souffrent aujourd'hui de sous-alimentation. Ils seront peut-être bientôt tout autant à se presser aux frontières des pays les plus riches pour fuir les guerres, la misère, la sécheresse ou la montée des eaux.

Les pays sous-développés sont déjà gravement affectés par cette évolution brutale, mais les pays industriels, principaux responsables de cette situation, sont également de plus en plus confrontés à la pénurie d'eau potable, la pollution des nappes phréatiques et de l'atmosphère, à la pression des migrants qui s'amassent aux frontières méridionales de l'Europe ou des Etats-Unis.

La lutte pour les ressources vitales se mondialisant, verra-t-on, se demande Jean-Paul Baquiast, « *des minorités terroristes, issues des pays démunis et utilisant des armes de destruction massive circulant déjà largement dans le tiers monde, porter la guerre au sein même des sociétés considérées comme favorisées?(...) Les sociétés pauvres s'effondreront les premières, sous l'effet de la famine et des migrations de masse. Les sociétés riches les rejoindront dans la destruction générale de leurs modes de vie et de leurs valeurs prétendues humanitaires, ceci au prétexte de se protéger contre l'assaut des pauvres.* »

Qu'advierait-il d'une civilisation confrontée à de tels bouleversements ? Nos enfants sont-ils préparés à des scénarios aussi catastrophiques ? Les thèses racistes et totalitaristes ne trouveraient-elles pas un nouvel écho face à un tel chaos ?

Nous nous résignons déjà, sans trop de tourments de conscience, à accepter que, toutes les dix secondes, quelque part en Afrique, un enfant meurt de faim. Nous n'ignorons pas que des régions entières de ce continent, qui vit l'apparition de nos plus lointains ancêtres, sont transformées en dépotoirs pour accueillir nos déchets. Nous savons, par exemple, que, depuis plus de 50 ans, le golfe du Niger subit une constante marée noire équivalant à 10 fois celle qui a affecté le Golfe du Mexique !... Aurons-nous tant de difficultés à amputer un tiers de l'humanité, ne serait-ce qu'en « laissant faire », si la pérennité et le bien-être des nations riches sont menacés ?

Et si une soudaine glaciation ou une sécheresse généralisée devait bouleverser toute la biosphère suite à un conflit nucléaire ou à la chute d'un astéroïde, qui aurait le plus de chance de survivre : l'enfant gavé de jeux vidéo et de sucreries, celui subsistant aujourd'hui dans les contrées les plus déshéritées, les insectes ou les bactéries ?

Bien sûr, nous trions nos poubelles, nous achetons des ampoules économiques, des voitures hybrides et nous installons des panneaux solaires. Mais notre soif de toujours plus de confort, de biens matériels, de nouveautés, de voyages, d'appareils sophistiqués...semble inextinguible. Notre style de vie pourra-t-il un jour s'accommoder des limites que la nature nous imposera, sans doute très brutalement, ou est-il, intrinsèquement, suicidaire ?

Les mouvements écologistes ne recueillent un certain succès qu'en période de crise, lorsqu'un événement à retentissement mondial nous rappelle notre vulnérabilité. L'être humain, bien que très soucieux de protéger sa progéniture, ne semble pas capable de modifier radicalement son comportement en fonction d'objectifs à moyen terme. Même la perspective de décéder dans deux ou trois ans décide rarement un fumeur à se désintoxiquer.

Plus inquiétant encore : la passivité de la jeunesse actuelle. La génération précédente compta des contestataires ; elle dressa des barricades contre la guerre du Vietnam, pour la réforme de l'université, l'objection de conscience, la libération sexuelle, l'émancipation de la femme; elle dénonça l'américanisation de notre mode de vie et la société de consommation. Les mouvements hippies, beatniks ou situationniste, la « contre-culture » rock ou punk exprimaient un refus...

Les plus désabusés répondront que cela n'a rien changé à l'évolution que nous dénonçons et que, à dire vrai, les responsables de la situation actuelle sont les adultes d'aujourd'hui...et, donc, les jeunes d'hier !

- *Quel a été ton sentiment à la lecture de chapitre ? Trouves-tu ces réflexions excessives, démoralisantes ou stimulantes... ? Connais-tu des actions positives menées par les jeunes ?*

- *Quel jugement portes-tu sur ton propre mode vie ? Serais-tu disposé à changer radicalement tes habitudes si ces prédictions devaient se confirmer ?*

- *Le progrès technologique doit fournir des solutions, mais il crée aussi de nouveaux besoins. Devons-nous aller de l'avant, maintenir notre foi en l'avenir et investir massivement dans la recherche ou entamer une marche arrière en renonçant, par exemple, à la voiture, aux voyages touristiques en avion, en limitant au strict nécessaire notre consommation énergétique et le commerce international, bref, en acceptant de vivre plus frugalement ?*

- *« Cette civilisation est telle que l'on a juste à être patient et elle s'autodétruit. »*

Mahatma Gandhi

Le bonheur

Imaginons que, dans un au-delà paradisiaque, bien mérité par la vie austère que tu menas ici-bas, il te soit donné de flotter éternellement dans une béatitude extrême, une extase perpétuelle... N'éprouves-tu pas subitement, à cette perspective, une petite angoisse indéfinissable ? Serais-tu encore toi-même ? Finis les projets, l'excitation de l'attente, la joie de découvrir... !

Qu'importe si tu es au comble du bonheur ! Ou cette aspiration ne serait-elle qu'une vue de l'esprit, un mythe insaisissable ? Peut-être ne sommes-nous, tout simplement, pas « faits » pour nous satisfaire d'un tel destin. Autrement dit, l'insatisfaction perpétuelle serait intrinsèque à notre condition et l'illusion du bonheur, l'indispensable carotte qui meut la mécanique humaine !

Mourir de faim, cela doit être atroce. Être tenaillé par la faim est une torture. Mais percevoir que notre appétit s'aiguise et qu'approche l'heure d'un bon repas est, déjà, une réjouissance. Et le stoïcisme de nous suggérer qu'un peu d'ascétisme ne pourra que nous aider à mieux savourer la satisfaction que nous nous accorderons ensuite.

L'espoir fait vivre, nous apprend la sagesse populaire, mais nous fait-il vivre heureux ? Si l'accumulation de déceptions sape le goût d'entreprendre, attendre le miracle, guetter l'improbable coup de chance, c'est se dispenser de construire résolument son présent. Pourtant, plus intense est la jouissance de l'instant, plus il semble que notre esprit s'emploie à nous en distraire.

Pourquoi faut-il, ainsi, en amour, que nous fantasmions encore alors même que sous nos doigts et nos lèvres se dévoilent les trésors les plus convoités, et que nous fermions les yeux au moment où explosent les plus belles images ? Et pourquoi, au sommet de l'acmé, cette imagerie qui nous y a portés, nous laisse-t-elle choir vers la plus prosaïque des préoccupations qui nous absorbaient avant l'assaut ? À peine l'ascension est-elle achevée que notre course éperdue nous précipite sur l'autre versant...

Dans le film *Rangoon* (de John Boorman), Laura, la jeune américaine qui vient de perdre son mari et son fils, avoue à son vieux guide birman :

- Dès l'enfance, on m'a appris à croire que si j'étais bien sage, si je faisais bien mon travail, j'aurais droit au bonheur. Fallait-il que je sois idiote !

Et Angko de répondre :

- On nous enseigne que la souffrance est l'unique promesse que la vie tient toujours. Ainsi, lorsque nous rencontrons quelques instants de bonheur, nous savons que c'est un précieux présent et que la vie nous a accordé un bref moment de répit ...

Pour le père de la psychanalyse, le bonheur est *un rêve d'enfant réalisé dans l'âge adulte*.

Peu d'enfants rêvent d'être sages. Et s'ils le sont parfois, dans le sens escompté par beaucoup d'adultes, c'est au prix de ces frustrations que Sigmund Freud dénonce comme étant la source inconsciente de nos souffrances intérieures.

« Maître, je donnerais ma vie pour avoir votre talent ! » déclarait une admiratrice à un virtuose. « Madame, c'est exactement ce que j'ai fait ! » lui fut-il répondu.

La sagesse est le fruit de la maturité. On ne nage pas longtemps dans le bonheur, ce sentiment est trop épuisant. Le passionné *pass*e régulièrement de l'exaltation au découragement, de la mélancolie à l'enthousiasme.

Les héros selon mon cœur, écrit Louis Pauwels, sont les hommes qui ont pris le parti du bonheur. Pour moi, les seules élites vraies et respectables sont celles qui trouvent leur justification et leur récompense dans le bonheur d'autrui, ici et maintenant.

Ne me demandez pas : de quel bonheur parlez-vous ? Je parle du bonheur. Tout le monde s'entend là-dessus. C'est un mot détesté par nos philosophes, parce qu'il se passe de commentaires (...)

Il est difficile d'être heureux. Il faut de l'esprit, de l'énergie, de l'attention, du renoncement et une sorte de politesse qui est bien proche de l'amour. C'est parfois une grâce d'être heureux. Mais ce peut être, sans la grâce, un devoir. Un homme digne de ce nom s'attache au bonheur, comme au mât par sale temps, pour se conserver à lui-même et à ceux qu'il aime. C'est un devoir d'être heureux. Et c'est une générosité.

Persuader les hommes qu'ils sont malheureux est une action infâme et facile. C'est une tâche sacrée que de répéter à l'homme qu'il est heureux, et qu'il ne s'agit pour lui que de s'en rendre compte. C'est entendu, il y a des misères et des injustices. Nous devons travailler à les réduire. Mais ce n'est pas en nous dégoûtant du bonheur là où il est que nous réparerons le malheur là où il est. »

« *Lettre ouverte aux gens heureux* » Éd. Albin Michel, Paris, 1971, p. 154.

La vie se réduit pour beaucoup à une lente désespérance. Qui connaît trop d'échecs perd toute volonté de réussir. Mais si « l'espoir fait vivre », serait-il raisonnable de nous projeter perpétuellement dans l'illusion d'une réalisation future ?

L'art de vivre se conjugue au présent, entre espoir et désespérance.

Le philosophe Alain n'a pas élaboré de grande théorie métaphysique, mais ses « *Propos* », empreints de sagesse et de bon sens, nous livrent des réflexions et des recettes éprouvées :

« L'art de vivre consiste d'abord, il me semble, à ne se point quereller soi-même sur le parti qu'on a pris ni sur le métier qu'on fait. Non pas, mais le faire bien. Nous voudrions voir une fatalité dans ces choix que nous trouvons faits et que nous n'avons pas faits ; mais ces choix ne nous engagent point, car il n'y a point de mauvais lot ; tout lot est bon si l'on veut le rendre bon. Il n'y a rien qui marque mieux la faiblesse que de discuter sur sa propre nature ; nul n'a le choix ; mais une nature est assez riche pour contenter le plus ambitieux. Faire de nécessité vertu est le beau et grand travail. »

« *Propos sur le bonheur* », Éd. Gallimard, folio-essais, 1928, p. 56

Ce que Bernard Fontenelle résumait ainsi : « *Le plus grand secret pour le bonheur, c'est d'être bien avec soi.* »

Encore ne vivons-nous pas qu'avec nous-mêmes : le regard d'autrui nous importe souvent davantage que le nôtre lorsqu'il se porte sur soi. Et le regard que nous portons, à notre tour, sur le bonheur d'autrui nous renvoie généralement une image déformée de notre propre sort :

« Si on ne voulait être qu'heureux, écrivait Montesquieu, cela serait bientôt fait. Mais on veut être plus heureux que les autres, et cela est presque toujours difficile parce que nous croyons les autres plus heureux qu'ils ne sont. »

Et Alain de conclure :

« Il est bien vrai que nous devons penser au bonheur d'autrui ; mais on ne dit pas assez que ce que nous pouvons faire de mieux pour ceux qui nous aiment, c'est encore d'être heureux.

(...) Aussi n'y a-t-il rien de plus profond dans l'amour que le serment d'être heureux. Quoi de plus difficile à surmonter que l'ennui, la tristesse ou le malheur de ceux que l'on aime ? Tout homme et toute femme devraient penser continuellement à ceci que le bonheur, j'entends celui que l'on conquiert pour soi, est l'offrande la plus belle et la plus généreuse. »

Alain, ci-dessus, p. 198.

- « *Le bonheur n'est pas une destination mais une façon de voyager. »*

Margaret Lee Runbeck

- « *La science a-t-elle promis le bonheur ? Je ne le crois pas. Elle a promis la vérité, et la question est de savoir si l'on fera jamais du bonheur avec de la vérité. »*

Emile Zola

- « *Si l'on bâtissait la maison du bonheur, la plus grande pièce serait la salle d'attente. »*

Jules Renard, « Journal »

- « *Le bonheur, c'est avoir une bonne santé et une mauvaise mémoire. »*

Ingrid Bergman

- « *L'argent ne fait pas le bonheur de ceux qui n'en ont pas. »*

BorisVian

- « *Un homme qui sait se rendre heureux avec une simple illusion est infiniment plus malin que celui qui se désespère avec la réalité. »*

Alphonse Allais